BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE V
PLUTEO .....
N. CATENA 3

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS.

V.

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA
SCAFFALE 1 V 1
PLUTEO
N. CATENA

951334 T.11.V.5

OEUVRES

CHOISIES

DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS

DRAMATIQUES ANGLAIS,

TANT ANCIENS QUE MODERNES,

OU

TRADUCTION de leurs meilleures Tragédies, Comédies, Opéra-Lyriques et Comiques, Divertissemens, etc., etc., depuis l'origine des Spectacles jusqu'à nos jours, avec un Essai sur l'Art Dramatique, sur l'Etablissement de la Scène Anglaise; une notice de la vie des Auteurs et leurs portraits, gravés par VIEL.

TOME CINQUIÈME.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez P. MONGIE l'aîné, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, N°. 224.

AN IX.

ŒUVRES DE DAVID GARRIK.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT :

The Lying Valet, ou le Valet Menteur, Comédie ;

Lilliput, divertissement Dramatique ;

Miss in her teens ou la Fille de quinze ans, Comédie.

THE LYING VALET

OU

LE VALET MENTEUR,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

Par DAVID GARRICK, Ecuyer.

Représentée, pour la première fois, sur le Théatre de Goodman's-Fields, l'année 1740.

ACTEURS.

SHARP (1), Valet menteur.

GAYLESS, Amant de Melissa.

Le Juge GUTTLE.

Beau TRIPPET.

DICK, en Traiteur.

. . . . . .

MELISSA.

KITTY PRY.

Mistriss GADABOUT.

Mistriss TRIPPET.

(1) *Sharp* signifie *ruse*, *adresse*; à *Sharp-man*, un homme rusé.

La Scène se passe à Londres.

LE VALET MENTEUR, COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente l'appartement de Gayless.

SCENE PREMIERE.

GAYLESS, SHARP.

SHARP.

COMMENT, Monsieur, vous vous marié demain? Hem! je crains que vous ne vous moquiez de votre pauvre Sharp.

GAYLESS.

Je te le répète, Melissa a consenti à cet hymen hier au soir, & nous avons fixé l'heureux jour à demain.

SHARP.

Dans la triste situation de nos affaires, c'est sans doute un grand bonheur pour nous. Nous n'avons plus ni meubles, ni argent, ni crédit, & votre très-humble serviteur se meurt de faim; deux jours de plus, Monsieur, nous étions perdus.... Mais si cette jeune personne vous épouse & nous sauve du naufrage, je me réconcilie avec son sexe; je ne me moquerai plus désormais du mariage: je renoncerai au libertinage, & songerai, comme vous, à me pourvoir d'une femme.

GAYLESS.

Ah! Sharp, quand je réfléchis combien je l'ai trompée, je suis tenté d'aller me jetter à ses pieds, de l'instruire de ma situation, & d'implorer son pardon.

SHARP.

Après le mariage, passe pour cela, Monsieur; mais à présent il ne faut pas que la délicatesse & l'honneur l'emportent sur la misère. Le bon sens nous défend d'avoir trop de confiance dans la générosité des femmes.

GAYLESS.

Je puis me fier à la sienne. Quoi ! je sacrifierois la probité à la fortune !

SHARP.

Il le faut, si vous voulez que nous restions ensemble. Courage, Monsieur, point de foiblesse humaine ; débarrassons-nous bien vîte de cette fausse délicatesse, car j'ai besoin de manger.... & même très-promptement : vous le savez, l'honneur ne vous donnera aucun accès à la table des grands, ni à moi le crédit de vous avoir une poularde.

GAYLESS.

Que dois-je faire ?

SHARP.

Rien.

GAYLESS.

Laisse-moi du moins y réfléchir....

SHARP.

Oh non, Monsieur : je ne veux pas vous laisser en mauvaise compagnie. Mais j'admire votre philosophie, Monsieur ; vous moralisez sur les vertus des riches, tandis que votre porte est assaillie d'huissiers, & que vous ne possédez pas même une guinée pour vous défaire de ces coquins.

GAYLESS.

Ne faites point l'entendu, & faites-moi grace de vos conseils.

SHARP.

Croyez-moi, Monsieur, réfléchissez d'abord sur votre situation actuelle, & parlons raison. Vous avez dissipé votre fortune, & n'avez plus aucun crédit ; votre poche & mon pauvre ventre en sont la preuve : votre père vous déshérite, vos amis vous abandonnent, tout le monde vous tourne le dos, excepté moi, qui meurs de faim avec vous. Si vous épousez Melissa, (qui jusqu'à présent, Dieu merci, ignore vos malheurs) vous réparez toutes vos sottises, & vous voilà de nouveau dans l'abondance. Soyez ensuite bon mari, soyez économe, & vous vous raccommoderez bientôt avec votre père ; vous serez son héritier, vous ferez le bonheur de votre femme, & vous gagnerez doublement à ce marché : voilà, je crois, un argument bien raisonnable.

GAYLESS.

Il s'accorde avec mes projets. Si mon amour pour elle n'a pu réparer mes fautes, il a du moins servi à m'en corriger.

SHARP.

Tant mieux, Monsieur ; le mariage achèvera

tout-à-fait votre réforme. Voyez à quoi nous sommes réduits ! Il ne me reste que cette veste ; lorsque la misère m'aura dépouillé depuis la tête jusqu'aux pieds, elle se rabattra sur vous, & que deviendrons-nous alors ? Nous serons forcés de garder la maison, & d'y périr à petit feu. Ah ! Monsieur, tandis qu'il vous reste un habit, profitez-en pour faire votre cour : si vous ne goûtez pas ces conseils, il faut que je prenne mon parti ; j'ai encore quelques forces, & ces hardes pour me couvrir.... (*Gayless secoue la tête*) Adieu, Monsieur ; je vous souhaite bien du plaisir avec votre maigre honneur, & suis votre affamé serviteur & ami. (*Il s'en va*)

GAYLESS.

Arrête, Sharp. Quoi ! tu m'abandonnes ?

SHARP.

La faim m'y oblige....

GAYLESS.

Eh bien, je consens à seconder ton artifice, quoiqu'il en puisse arriver.

SHARP.

Vous ne pouvez pas devenir plus malheureux que vous n'êtes en ce moment.

(*On frappe à la porte*)

GAYLESS.

Qui va là ?....

SHARP.

C'est sans doute quelqu'un de ces anciens amis qui vous ont fait la faveur de vous prêter de l'argent à cinquante pour cent d'intérêt, & qui ont eu encore la bonté de vous aider à le dépenser. Ces aimables visites vous servent à présent de *memento*, pour vous rappeller la folie que vous avez eue de placer votre confiance en des fripons, & de négliger mes conseils.

GAYLESS.

Finis tes mauvaises plaisanteries, & vas voir si ce sont des créanciers : instruis-les de mon mariage, engage-les à attendre encore quelques jours; mais prie-les sur-tout de garder le secret sur le pitoyable état de mes affaires, leur intérêt y est aussi attaché que le mien.

SHARP.

Ne craignez rien, Monsieur; leur amitié pour vous ne souffrira pas que vous vous ruiniez à leurs dépens.

GAYLESS.

Ecoute, Sharp : si c'étoit par hasard quelqu'un de la part de Melissa, dis que je n'y suis pas, de peur que la vue de mon appartement n'inspire des soupçons fâcheux.

SHARP.

Laissez-moi faire, Monsieur. (*Il fait quelques*

pas, & revient) Mais n'est-il pas à craindre plutôt que ma piteuse figure ne découvre encore mieux notre misérable situation ?

GAYLESS.

Tâche de prendre un aspect plus riant.

(*Sharp sort*)

GAYLESS, *seul.*

Ceux qui me persécutent aujourd'hui sont justement les mêmes qui, dans les temps heureux de ma prospérité, se disoient mes amis.

SHARP, *dans les coulisses.*

Je vous jure, Mistriss Kitty, que mon maître est sorti.

Mistriss KITTY, *dans les coulisses.*

Il faut, M. Sharp, que j'y voye pour le croire.

GAYLESS.

Qu'entends-je ? La suivante de Melissa ! Qu'est-ce qui l'amène ici ? Ah ! sans doute ma misère m'en a fait un ennemi ; elle ne vient pas chez moi dans de bonnes intentions.... son amitié veut être alimentée par les présens.... Ah ! je l'entends qui monte.... que deviendrai-je ?.... Cachons-nous dans ce cabinet, & écoutons.

(*Il sort*)

SCENE II.

KITTY, SHARP.

KITTY.

JE veux absolument savoir où il est; m'entends-tu; Monsieur l'impertinent?

SHARP, *à part.*

Ce ne sera pas moi qui t'en instruirai. (*haut.*) Je te répète, Mistriss Kitty, qu'il est sorti, & que j'ignore où il est allé.... Mais.... en vérité, je crois qu'elle me prend pour un sorcier.

KITTY.

Je ne suis pas la dupe de tes mensonges. Je viens de la part de Melissa; tu sais sans doute ce qui doit se faire demain matin? (*à part*) à moins que je ne parvienne à l'empêcher.

SHARP.

Ah! mon enfant, je n'ignore rien.

KITTY.

Tu vois qu'il est absolument nécessaire que je parle à ton maître.

SHARP.

A la bonne heure: mais dis-moi, Mistriss Kitty, que penses-tu de ce mariage?

KITTY.

Pas grande chose : que M. Gayless a besoin de réparer sa fortune, & que nous avons besoin d'un mari ; que tu voudrois trouver l'occasion de causer avec moi, & moi celle de punir ton effronterie.

SHARP.

Votre valet très-humble, Madame : cet hymen n'est point du tout de mon goût. Si j'avois une fortune comme celle de mon maître....

KITTY.

Tu te marierois pour la raccommoder. Ha ! ha ! ha ! Dis-moi, Sharp, dans quelle province sont les terres de M. Gayless ?

(*GAYLESS à part, à la porte de son cabinet*)

Quelle curiosité !

SHARP.

Dans quelle province ! Mais.... mais.... dans la province de.... de..... parbleu je ne puis te nommer tous les différens endroits où il a du bien : il a tant de domaines ! l'un est ici, l'autre là, à peine son Intendant en est-il bien instruit.

KITTY.

J'entends : il a des fiefs dans toute l'Europe. Mais, que sont devenus tes meubles ? Cet appartement paroît être un peu en désordre.

GAYLESS, *à part.*

La belle remarque !

SHARP.

C'est par esprit d'arrangement. Dès que mon maître a eu fixé le jour de son mariage, il a fait transporter ses meubles dans la maison d'un de ses amis ; il a débarrassé son appartement pour le bal qu'il se propose de donner le lendemain de ses nôces.

KITTY.

L'heureuse prévoyance ! Ecoute, Sharp : ma maîtresse a fait le projet de venir souper ici ce soir, & d'y danser....

SHARP, *à part.*

Le diable l'emporte !

KITTY.

N'y voulant pas grande compagnie, elle n'a invité que dix-huit à vingt personnes de ses amis.

SHARP.

Pas davantage ?

KITTY.

Non : elle m'a chargée de prier ton maître de ne donner qu'un petit souper.

SHARP.

Oh ! ne craignez rien, nous sommes fort économes.

KITTY.

Dix ou douze entrées bien friandes, quelques plats d'entremêts, avec le rôti, & un joli dessert.

SHARP, *à part.*

Fâcheuse nouvelle !

KITTY.

Devine ce que m'a dicté ma tête ?

SHARP.

Quoi ?

KITTY.

J'ai invité tous les Officiers de Milord Lare, & leur ai annoncé que tu nous donnerois les violons dans l'office, pour surprendre ton maître.

SHARP.

A merveille.

KITTY.

Ne perds pas de temps, arrange tout cela...: mais sur-tout tâches de me faire parler à Monsieur Gayless..... Ecoute, Sharp : pourquoi ne viens-tu plus me voir ?.... Je te trouve un peu maigri.... as-tu été malade ?

SHARP.

Maudit visage ! tu me trahis. (*haut*) Je me porte fort bien. Jamais mon estomach ne fut en meilleur état, & mes sentimens sont toujours les mêmes.... (*Il veut l'embrasser*)

KITTY.

Fais-moi grace de ta face de carême ! Adieu. (*Elle fait quelques pas*) Ah ! Sharp, qui sont ces gens que j'ai vu à ta porte ? ils ont bien mauvaise mine.

SHARP.

Hem !.... oui.... je crois qu'ils attendent le retour de mon maître.... Ce sont quelques fermiers qui lui apportent de l'argent.

KITTY.

Des fermiers ! Et tu les laisses dans la rue ?

SHARP.

C'est par choix qu'ils y restent ; ils viennent rarement en ville, & sont bien-aises de voir les passans ; ce sont des manans fort honnêtes.

KITTY.

Adieu ; il est temps que je m'en aille..... Ecoute : aie soin d'avoir quelque chose de recherché pour nous.... un jambon.... un dindon.... tout ce que tu voudras.... nous rirons ; aie soin aussi d'ôter les tables & les chaises, afin que nous ayons de la place pour danser ; je ne puis souffrir d'être bornée à la contre-danse françoise : ta, la, la, la. (*Elle danse*) Adieu : je me retire sans façon ; je meurs si je ne vous vois pas bientôt.

(*Elle sort*)

SHARP.

Et moi si je ne dîne pas.

SCENE III.

GAYLESS, SHARP.

(*Ils se regardent quelques momens d'un air triste*)

GAYLESS.

AH! Sharp.

SHARP.

Ah! Monsieur.

GAYLESS.

Nous sommes perdus!

SHARP.

Cela n'est pas nouveau, Monsieur.

GAYLESS.

Dix-huit à vingt personnes!... dix ou douze plats friands, un joli dessert.... les Officiers de Milord, du jambon.... un dindon!

SHARP.

Ah! Monsieur, arrêtez: vous me faites venir l'eau à la bouche.

GAYLESS.

Malheureux contre-temps! Comment faire?

SHARP.

Il faut se pendre.... je n'y vois point d'autre remède, à moins que vous ne trouviez le moyen de donner un souper & un bal sans mêts & sans violons....

GAYLESS.

Melissa, instruite de mon malheureux état, a sans doute imaginé ce stratagême pour rompre avec moi.

SHARP.

Je n'en crois rien, Monsieur.

GAYLESS.

Pourquoi sa femme-de-chambre se seroit-elle tant informée de mes affaires, s'il n'y avoit pas quelque dessein secret?

SHARP.

Pourquoi, Monsieur? Pour deux raisons majeures : la première, pour satisfaire la curiosité si commune à son sexe; & la seconde, pour avoir le plaisir de jouir de ma conversation; plaisir si naturel à une femme d'esprit & de bon goût!

GAYLESS.

Trève aux plaisanteries. Oublies-tu que cette fête nous dépouillera du peu qui nous reste?

SHARP.

Ah! Monsieur, ce qui nous reste est d'une si mince

mince valeur, qu'avec un peu de philosophie on peut s'en détacher sans le moindre regret. Cependant, Monsieur, je vous ferai voir en moins d'un quart-d'heure, que Madame Melissa ne sait rien, qu'elle ne viendra pas ici ce soir, & cependant que vous l'épouserez demain.

GAYLESS.

Que me dis-tu, mon cher Sharp?

SHARP, *montrant sa tête.*

C'est ici, ici, Monsieur, qu'est le foyer de mes vastes projets; le moindre délai peut le refroidir. Adieu, je cours chez elle; soyez aussi content que l'amour & la misère vous le permettent. Si vous voulez réussir, employez un ami fidèle, dont la tête sait former des plans & ose les exécuter. Je suis cet ami, Monsieur: j'espère que vous ne me refuserez pas l'honneur de vous servir.

GAYLESS.

Non, sans doute. Va, cours.

SHARP.

J'y vole.... (*Ils sortent*)

SCENE IV.

Le Théatre représente l'appartement de Melissa.

MELISSA, KITTY.

MELISSA.

TU me surprends, Kitty. Le maître sorti! le valet embarrassé! point de meubles! des gens de mauvaise mine à la porte! Cette énigme mérite attention.

KITTY.

On peut facilement l'expliquer.

MELISSA.

Tirez-moi promptement d'inquiétude.

KITTY.

Voici le mot : c'est que M. Gayless est absorbé par ses dettes ; qu'entraînée par votre amour, vous l'épouserez demain ; que votre fortune deviendra la proie de ses créanciers, & que vous irez ensuite vivre tristement avec vos enfans dans le fond d'une province.

MELISSA.

Je ne puis pas le croire capable de me tromper?

KITTY.

Ne vous y fiez pas, Madame; tous les hommes

se ressemblent. Vous êtes jeune, & vous ignorez les détours : moi, quoique je ne sois guères plus âgée que vous, j'ai plus d'expérience : vous n'avez jamais aimé ; j'ai étudié ce sentiment chez plus de vingt hommes, & j'ai éprouvé qu'ils sont tous des barbares, des parjures, des traîtres, & des diables d'ensorcelleurs.

MELISSA.

Il se peut que tu aies trouvé tous ces défauts dans la classe que tu as connue ; mais Monsieur Gayless....

KITTY.

Est un homme tout comme les autres....

MELISSA.

Mais....

KITTY.

Je vous ai donné mon avis, Madame ; vous êtes libre de l'adopter, ou de le rejetter.

MELISSA.

Ah ! Madame, je vous remercie pour cette grande complaisance. Ha ! ha ! ha !.... Cependant j'ai une si bonne opinion de tes conseils, que si j'avois des preuves certaines de sa mauvaise foi...

KITTY.

J'en ai cent de son indigence....

MELISSA, *à part.*

Voici l'intérêt qui parle !

KITTY.

A-t-il jamais songé à me donner les petites gratifications attachées à ma place ? Il n'a pas seulement cherché à me prévenir en sa faveur par mille petits riens qui sont en usage : & l'on juge d'un défaut par un autre.

(*On frappe à la porte*)

MELISSA.

Va voir qui frappe. (*Kitty sort*) Je devine la source de cette grande prévoyance ; le pauvre Gayless n'a point contenté son avidité. Ah ! te voilà, Sharp.

SCENE V.

MELISSA, KITTY, SHARP.

MELISSA.

EH bien, quelles nouvelles m'apportes-tu de ton maître ? L'as-tu trouvé ? A-t-il tout préparé pour la fête de ce soir ?

SHARP.

Je viens d'ordonner le souper & la musique, & m'empresse de venir prendre les ordres de Madame.

MELISSA.

Fais mes complimens à ton maître, & dis-lui qu'on se rendra chez lui vers les six heures; nous prendrons le thé, & ferons une partie de whist avant le souper.

KITTY, *à part.*

Nous ferons la nôtre, M. Sharp.

SHARP.

Fort bien.

MELISSA.

Dis-moi, Sharp, pourquoi es-tu en veste? Il fait bien froid pour être aussi légèrement vêtu.

KITTY.

Oh! Madame, M. Sharp est d'une constitution si robuste, qu'il brave toutes les saisons.

SHARP.

Quand il feroit ici aussi froid qu'en Laponie, j'aurois aussi chaud qu'aux Indes.... Depuis que je suis parti de chez moi, je n'ai fait que courir; mais n'y songeons pas.... (*Il soupire*)

MELISSA.

Pourquoi soupires-tu?

SHARP.

Laissons cela, Madame.

KITTY, *bas à Melissa.*

Insistez, Madame. (*à part*) Il faut qu'il satisfasse ma curiosité, ou j'éclate.

MELISSA.

Je veux absolument le savoir.

SHARP.

Si mon maître savoit.... En vérité, je ne puis vous le dire.

MELISSA.

Je te donne ma parole qu'il n'en saura rien.

SHARP.

Madame peut-elle répondre de la discrétion de sa femme-de-chambre?

KITTY.

L'impertinent!

MELISSA.

J'en réponds.

SHARP.

Eh bien, Madame..... Non, je ne puis le dire.

MELISSA.

Ta résistance me déplait.

SHARP.

Vous l'ordonnez, Madame; j'obéis..... Eh bien, apprenez que j'ai perdu mon habit en défendant votre réputation.

MELISSA.

Ma réputation !

SHARP.

Oui, Madame : j'ai beaucoup souffert, & me suis exposé.... à des avances....

MELISSA.

Explique-toi.

SHARP.

Ah ! Madame, que le monde est méchant ! On vous a vue, il y a quelques mois, venir seule chez mon maître....

MELISSA.

Ma femme-de-chambre étoit avec moi.

SHARP.

Qui ? Mistriss Kitty ? Tant pis ; on la regarde comme à moi.

KITTY.

A toi ? Le fat !

MELISSA.

Tu m'impatientes....

SHARP.

En peu de mots, Madame. Au moment où je sortois pour ordonner la fête, Mistriss *Pryabout*, la femme du Procureur qui demeure à côté de chez nous, m'appelle : Ecoute, jeune homme,

m'a-t-elle dit, à la première assemblée de la Paroisse, mon mari dénoncera ta maison, toi & ton maître, comme des personnes dont les mœurs sont suspectes. Je lui ai répondu : que personne dans tout le voisinage ne vivoit plus régulièrement & plus décemment que moi, mon maître & sa maison, & cela est vrai, Madame... Décemment, s'est-elle écriée avec un rire malin, oubliez-vous, Monsieur, que ma fenêtre est en face de la chambre à coucher de votre maître ? Et n'a-t-il pas conduit chez lui un tel jour une certaine demoiselle (*en vous désignant, Madame.*) ?... Et n'ai-je pas vu...

MELISSA.

Ah, ciel ! quelle indignité !...

SHARP.

La pudeur m'impose silence..... Je pourrois vous en dire davantage.

MELISSA.

N'as-tu pas démenti cette infâme calomnie ?

SHARP.

Démenti ! Je vous en réponds. Tu en as menti, lui ai-je répliqué ; car, morbleu ! lui dis-je, (je ne pouvois m'empêcher de jurer) je suis si persuadé de l'honnêteté de cette dame & de mon maître, que s'ils avoient eu quelque chose à se dire, ils auroient fermé la fenêtre.

MELISSA.

Quoi ! tu ne lui as pas dit autre chose ? Il falloit la tirer d'erreur, & punir son insolence.

SHARP.

Elle a tant protesté qu'elle savoit le contraire, que je n'ai pu lui répondre que par des juremens & des apostrophes. Sur ces entrefaites, son mari paroît ; il s'avance, s'élance sur moi, armé d'un gros bâton, & me frappe avec tant de violence, que je tombe en délire, & j'avoue tout....

MELISSA.

Que pouvois-tu avouer ?

SHARP.

Que M. Gayless vous aime ; qu'il ne vous est pas indifférent ; que Mistriss Kitty est fort complaisante, & que je suis obligé de suivre les ordres de mon maître.

KITTY.

Complaisante ! Ai-je l'air d'une complaisante ?

SHARP.

Et voilà, Madame, comme on a déchiré mon habit avec votre réputation.

MELISSA.

Et tu as aidé à me décrier ?

SHARP.

Hélas ! Madame, pouvois-je faire autrement ?

Les preuves étoient évidentes ; en voici les témoins. (*Il montre sa tête qui est couverte d'emplâtres.*) J'aurois donné tout au monde pour épargner ma pauvre tête.

MELISSA.

Fort bien.... Je m'en vengerai.... En as-tu parlé à ton maître ?

SHARP.

Non, Madame ; je m'en garderois bien. Emporté par sa passion pour vous, il auroit déjà assommé la moitié des Procureurs de Londres.

MELISSA.

Cela suffit..... Je suis décidée à ne pas aller chez lui ce soir.

SHARP, *à part.*

Que le ciel & mon impudence en soient loués!

KITTY.

Vous avez tort, Madame. Quand on est innocente, on brave la médisance.

SHARP, *à part.*

Maudite soubrette ! (*haut*) Mademoiselle a raison.... Qu'est-ce qu'ils peuvent vous faire ? Quelques insolences, quelques vitres cassées.... D'ailleurs j'ai le moyen de rendre cette affaire fort divertissante.... J'ai une petite arquebuse chargée avec de la mitraille, & mon maître a un grand

sabre suisse ; nous les accommoderons si bien, Madame, que vous en étoufferez de rire.

MELISSA.

Quoi ! tu veux les tuer ?

KITTY.

Sans doute : mais ne craignez rien ; si Sharp s'en mêle, il n'y aura point de meurtres....

SHARP.

Des meurtres ! Nous nous batterons pour notre propre défense ; d'ailleurs dans ces sortes de querelles, il n'y a jamais que deux ou trois personnes de mortes. En supposant qu'ils amènent toute la milice, on en tuera un couple, & le reste de la couvée s'enfuira.

MELISSA.

Il est inutile de vouloir me persuader ; je suis très-décidée à n'y pas aller.

KITTY.

Mais, Madame, si vous ne voulez pas aller chez lui, ne pourroit-on pas apporter le soupé ici ? Ce seroit dommage d'avoir fait tant de dépense pour rien.

SHARP, *à part.*

J'enrage ! (*haut*) Mistriss Kitty a raison ; mais je puis le contremander, c'est l'affaire d'un instant.

MELISSA.

Comment m'excuserai-je auprès de ton maître? Ce refus va l'affliger....

SHARP.

Cruellement... Mais si vous voulez m'en laisser le soin, je trouverai quelqu'expédient.... Je lui dirai que vous êtes malade..... que vous avez des vapeurs.... ou tout ce qu'il vous plaira.

MELISSA.

Je m'en rapporte à toi : tiens, voilà une demi-guinée pour aider à ton imagination.

SHARP, *à part.*

Une demi-guinée! Il y a si long-temps que je n'en ai touché : j'ai presque oublié la monnoie courante du Royaume. Ah! Sharp, tu possèdes des grands talens : pour servir ton maître, tu trompes sa maîtresse, tu surpasses en mensonges sa femme-de-chambre, & l'on te paye pour tes peines! Mais ma joie va me trahir. (*haut*) Madame, Timothé Sharp vous est dévoué pour la vie.... Dieux de l'impudence & du génie, secondes-moi toujours. (*Il sort*)

KITTY. (*Elle rit*)

Ha, ha, ha! Vit-on jamais un valet plus menteur! Ses arquebuses, son sabre suisse, ses Procureurs, sa tête cassée, sont autant d'inven-

tions.... Eh bien, Madame, êtes-vous convaincue? vous faut-il d'autres preuves ?

MELISSA.

Oui, de ton respect.

KITTY.

Mais, Madame.....

MELISSA.

J'entrevois ta finesse ; tu t'efforces, en déprimant le mérite de M. Gayless, de le perdre dans mon esprit, parce qu'il ne t'a point payé des services que tu n'eus jamais l'occasion de lui rendre.

KITTY.

Me payer, Madame ! Je n'attends rien de M. Gayless.

MELISSA.

Tu as beau t'en défendre, je te devine. Il se conduit en homme d'honneur ; & toi, tu es....

KITTY, *en faisant la révérence.*

Clair-voyante, Dieu merci !

MELISSA.

Tu es une folle.

KITTY.

Lorsque j'ai aimé, j'étois aussi aveugle que vous, Madame ; mais je suis devenue plus prudente.

MELISSA.

Tais-toi, babillarde.

KITTY, *à part.*

Voilà la première fois qu'elle me parle sur ce ton.

MELISSA.

Laisse-moi.

KITTY.

Ah! l'amour, l'amour est une cruelle maladie.

(*Elle sort*)

MELISSA, *seule.*

Nous montrons nos foiblesses à nos gens; nous faisons d'eux nos confidens, & voilà ce qui les autorise à nous donner des avis.... Quoique j'ai fait semblant de mépriser les propos de Sharp, j'en appréhende néanmoins les suites: ma colère, contte Kitty, n'est qu'une feinte; ses conseils me paroissent trop importans pour les négliger.

SCENE VI.

MELISSA, KITTY.

KITTY.

PUIS-JE parler, Madame?

MELISSA.

Sans doute : que veux-tu ?

KITTY.

Un domestique arrivé de la campagne, & qui se dit au service de Sir William Gayless, père de votre futur, est chargé de vous remettre de sa part une lettre concernant des affaires très-pressantes.

MELISSA.

Sir William Gayless ! Cela me paroît fort extraordinaire. Où est-il ?

KITTY.

Dans l'antichambre.

MELISSA.

J'y vais.... Mon cœur est singulièrement ému.

(*Elle sort*)

KITTY, *seule*

O femme ! femme ! malheureuse créature ! Malgré tous mes efforts, elle l'épousera.... Quel entêtement !.... Un grain d'amour est plus dangereux qu'une forte dose de poison ; dès qu'il gagne la tête, adieu la prudence & le repos. Melissa va dépenser quinze mille livres sterlings ; & pourquoi ? Ma foi pour une chose qui est moins que rien.... il est homme, & voilà tout.... Ne posséder que l'homme, est une foible jouissance.

Jeunes filles que l'amour tyrannise, ayez pour principes de ne pas négliger l'utile pour l'agréable; la richesse seule doit vous charmer : car si l'époux se refroidit, son or vous réchauffe.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

Le Théatre représente l'appartement de Gayless.

SCENE PREMIERE.

GAYLESS, SHARP.

GAYLESS.

JE t'en prie, Sharp, dis-moi sérieusement si tu as réussi ?

SHARP.

Au-delà de mes espérances : j'y ai mis tant d'adresse, que j'ai sauvé tout à la fois & votre honneur & ma délicatesse.

GAYLESS.

Comment m'as-tu débarrassé du souper & du bal ?

SHARP.

A vous parler franchement, j'ai été forcé d'avoir recours aux aveux ; j'ai découvert la situation de nos affaires. J'ai dit, qu'ayant perdu depuis si long-temps l'usage de donner à manger, je craignois

que nous nous en acquittassions gauchement.... Enfin, Monsieur, dans ce même instant, un maudit baillement d'estomach dont j'ai été saisi, m'a forcé de convenir que depuis trois mois nous n'avions point fait un bon dîné.

GAYLESS.

Malheureux! tu m'as trahi! Mais ne m'as-tu pas dit qu'elle ignoroit encore nos infortunes?

SHARP.

Oui, Monsieur; elle les ignoroit jusqu'au moment du baillement.

GAYLESS.

Fort bien; voilà donc cette adresse, voilà ce stratagême dont....

SHARP.

J'allois vous instruire; mais vous ne voulez pas entendre raison. Ma figure triste & blême & la peinture touchante de nos malheurs ont fait tant d'impression sur cette belle ame, qu'elle m'a généreusement promis d'oublier le passé.

GAYLESS.

Est-il possible? Ah! mon cher Sharp, tu es adorable.

SHARP.

Et en conséquence, ne voulant plus revoir votre figure, elle vous envoye cette demi-guinée.

(*Il montre l'argent*)

GAYLESS.

Que dis-tu ?

SHARP.

Elle vous prie de vous bien régaler en son honneur....

GAYLESS.

Ah ! coquin, tu m'as perdu !

SHARP.

Perdu ! en vous apportant de l'argent au moment où nous n'avions pas le sol ? Allons, Monsieur, restez dans votre bonheur ; je garde l'argent pour moi, & désire de toute mon ame trouver quelqu'un qui veuille m'accabler souvent d'un pareil malheur. (*Il remet son argent dans sa poche*)

GAYLESS.

Tu as l'audace de te moquer de moi, faquin ?

SHARP.

En bonne foi, Monsieur, qui de nous deux le mérite le plus ? Ha, ha, ha ! Mon succès est complet, puisque vous, Monsieur, qui me connoissez, ne laissez pas de vous prendre à l'hameçon.

GAYLESS.

Je gagerois que le fourbe m'a trompé.

SHARP.

Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

GAYLESS.

Tu m'as donc excusé?

SHARP.

Non, Monsieur; mais j'ai eu cette demi-guinée pour vous faire des excuses; & loin de soupçonner notre stratagême, elle croit m'avoir gagné pour vous tromper.

GAYLESS.

Le bon serviteur que voilà!

SHARP.

Ne perdez point de temps; passez par la porte de derrière, c'est le chemin le plus sûr pour éviter de certaines rencontres: allez la trouver en diligence; feignez d'être surpris & fâché que son indisposition vous prive du plaisir de la revoir chez vous ce soir: vous en savez assez, allez & parlez.

GAYLESS.

J'y cours.... (*Il apperçoit Kitty*) Ah! tout est perdu; voici encore sa femme-de-chambre.

SHARP.

Elle a le diable au corps. Puisse-t-il l'exterminer! Tant que cette créature existera, je ne viendrai jamais à bout de rien.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, KITTY.

KITTY.

J'AI trouvé la porte ouverte, & je suis entrée sans cérémonie.

GAYLESS.

J'ai appris avec bien de la peine l'indisposition de votre maîtresse. Qu'a-t-elle ?

KITTY.

Des vapeurs, ce n'est pas autre chose ; & vous savez, Monsieur, que ce n'est pas une maladie dangereuse. Sharp aura sans doute fait ses excuses ?

GAYLESS.

Oui. Je suis fâché de cet accident : j'avois fait quelques petits apprêts.... mais n'en parlons plus. Sharp avertira le reste de la compagnie que le souper n'a pas lieu.

KITTY.

N'en faites rien, Monsieur : ma maîtresse a songé que vous auriez fait quelques dépenses pour elle & pour sa compagnie, & n'en pouvant pas profiter elle-même, elle a engagé les autres à venir.

SHARP, *en voulant sortir.*

Non, non; il vaut mieux que j'aille les avertir...

KITTY, *l'arrêtant.*

Je les quitte à l'instant; je leur ai dit que ma maîtresse insistoit à ce qu'ils vinssent, & ils m'ont promis de n'y pas manquer.

GAYLESS.

Cependant Melissa ne pouvant pas venir, il eût été plus honnête d'attendre qu'elle se porte mieux; d'ailleurs je ne saurois goûter aucun plaisir, si elle ne le partage avec moi.

KITTY.

Je le crois; mais ma maîtresse le veut ainsi. Madame *Gadabout* & le reste de la compagnie seront ici dans quelques minutes; il y a deux ou trois carrossées qui sont déjà en chemin.

SHARP, *à part.*

Ç'en est fait; il faut que mon maître soit un homme perdu, en dépit de toutes mes ruses.

GAYLESS, *bas à Sharp.*

Tout est dit, Sharp.

SHARP, *bas à Gayless.*

Hélas! je le sais bien, Monsieur.

GAYLESS, *bas à Sharp.*

J'en perdrai la tête. Que faire?

SHARP, *bas à Gayless.*

Eh! mais, Monsieur, comme notre appartement

n'est pas trop bien meublé, conduisez la compagnie dans celui du Capitaine; engagez-les à faire une partie de jeu, & si celui-ci revient, je me charge de vous excuser auprès de lui.

KITTY, *à part.*

J'ai dérangé leur plan; mais je veux m'en amuser. (*haut*) Je vous prie, M. Gayless, de ne pas faire de façons, & de traiter ces dames en *ami*; vous savez que plus on fait de cérémonie, & moins on s'amuse. Permettez-moi de vous engager à ne pas être trop prodigue. Si je puis vous être utile, ordonnez: ma maîtresse m'a envoyé ici pour cela. Tandis que M. Sharp sera employé aux affaires du dehors, j'aurai soin de l'intérieur. (*à Sharp*) Si vous voulez me donner la clef du buffet, j'arrangerai la vaisselle d'une jolie manière (1).

SHARP.

Je te remercie, Mistriss Kitty; tout est déjà préparé. (*On frappe à la porte*)

KITTY.

Voilà sans doute la compagnie; je vais la joindre, & l'amener ici. (*Elle sort*)

SHARP.

Puisses-tu la conduire plutôt au fond des enfers;

(1) On a des tables qu'on nomme *side-boards*, sur lesquelles on étale la vaisselle.

& lui servir de guide! Tu nous rendrois un grand service.

GAYLESS.

Jamais je ne pourrai soutenir cette humiliation.

SHARP.

Rappellez vos esprits, Monsieur; prenez un air de gaité, je ne désespère pas de vous tirer d'affaire.

GAYLESS.

Hélas! je tâcherai de suivre tes conseils.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Madame GADABOUT, sa Fille & sa Nièce, M. GUTTLE, Madame & Monsieur TRIPPET.

Madame GADABOUT.

AH! mon cher M. Gayless! (*Elle l'embrasse*)

GAYLESS.

Ma charmante veuve! (*Il l'embrasse*)

Madame GADABOUT.

Nous venons vous féliciter sur votre bonne fortune.

SHARP, *à part.*

Vous ne vous êtes jamais plus trompés.

Madame GADABOUT.

La compagnie que je vous amène ne vous est pas trop connue ; mais je vous proteste que j'ai fait le tour de la ville pour la rassembler. . . . Approchez, ma chère Prissy. . . . C'est ma fille, M. Gayless.

GAYLESS.

Elle est aussi jolie que sa maman : il faut songer à vous marier bientôt, ma chère enfant.

PRISSY.

Je vous assure, Monsieur, que je ne demande pas mieux.

Madame GADABOUT.

Voilà ma nièce, Monsieur.

GAYLESS.

Ses yeux annoncent qu'elle a l'honneur de vous appartenir, Madame.

Madame GADABOUT.

Voici M. le Juge Guttle.

SHARP, *à part.*

Malheur à ses pauvres clients !

GUTTLE.

Hem ! quoique je n'ai pas l'honneur d'être personnellement connu de vous, cependant, à la

sollicitation de Madame Gadabout, j'ai, sans aucune démarche préalable, Monsieur, oublié toute cérémonie, pour vous apprendre la part que je prends à la solemnisation de votre prochain mariage.

GAYLESS.

Je ne peux vous répondre, Monsieur, avec la même éloquence : mais je vous remercie avec la même sincérité.

Madame GADABOUT.

Voici Monsieur & Madame Trippet. C'est la femme du monde qui vous convient le mieux ; car elle est en état de danser vingt-quatre heures de suite.

Monsieur TRIPPET.

En honneur, Charles, je vous en veux furieusement : comment ! si près de vous marier, & vous ne m'en dites pas le mot ? En vérité, cela est inconcevable : vous avez craint sans doute que je ne me rie de vous ? Mais depuis long-temps ma chère Mistriss Trippet a déraciné les principes contraires que vous me connoissiez.

Madame TRIPPET.

Déraciné ! Fi donc, Monsieur Trippet : quelle expression !

KITTY.

Voulez-vous bien entrer, mesdames. Vous empêchez M. Sharp de mettre le couvert.

Madame GADABOUT.

J'oubliois de vous dire, M. Gayless, que mon neveu, que vous ne connoissez pas, arrive de France aujourd'hui : j'ai donné ordre qu'on l'envoye ici.

GAYLESS.

Vous me faites le plus grand plaisir, Madame.

SHARP.

Ces dames désirent-elles avoir des cartes, ou voudroient-elles souper ?

GUTTLE.

Le souper, le souper ; car je n'ai mangé que quelques bagatelles depuis mon dîner.

SHARP, *à part.*

Il y a, morbleu, quinze jours que je n'ai fait un bon repas.

GAYLESS.

Je vous prie, Mesdames, de passer dans la pièce voisine. Sharp, ayez soin de nous faire servir, & faites venir la musique.

SHARP.

C'est bien dit, Monsieur.

Madame GADABOUT.

Allons, Mesdames, sans cérémonie.

(*Ils sortent*)

KITTY, *à part.*

En attendant, je vais avertir ma maîtresse que tout va bien, & qu'elle peut paroître.

(*Elle sort*)

GUTTLE, *à Sharp.*

Votre nom, mon ami?

SHARP.

Timothé Sharp, pour vous servir, Monsieur.

GUTTLE.

Souperons-nous bientôt?

SHARP.

Dans une heure.

GUTTLE.

Que ferai-je pendant ce temps? Si vous me donniez une pipe & une bonne bouteille de vin, je ne m'ennuierois pas à attendre.

SHARP.

Il vaudroit mieux vous reposer un peu; il y a un sopha commode dans le cabinet voisin.

GUTTLE.

Je crois que vous avez raison; mais n'oubliez pas de m'éveiller lorsqu'on servira.

(*Il sort*)

SHARP.

Soyez tranquille, Monsieur. (*à part*) Puisses-tu dormir jusqu'à ce moment!... Dans quel embarras sommes-nous? J'ai promis mes secours; mais nos

affaires paroissent si désespérées, que malgré tous mes détours, nous aurons bien de la peine à nous en tirer. *Les sots sont heureux*, dit un ancien proverbe, & il dit vrai; car mon maître & moi sommes bien les deux mortels les plus infortunés de toute la terre.

SCENE IV.

GAYLESS, SHARP.

GAYLESS.

EH bien, Sharp, je les ai attelés au jeu: quel parti me proposes-tu maintenant?

SHARP.

Il m'en reste un qui, suivant toutes les apparences, nous réussira. Le bon bourgeois, l'estomach appésanti par son dernier repas, est allé dormir dans le cabinet voisin, avec l'espoir de reprendre un nouvel appétit: supposons, Monsieur, que nous en fassions le héros de la fête?

GAYLESS.

Je ne te comprends pas.

SHARP.

Par exemple, si je lui volois sa bourse pour. . . .

GAYLESS.

Ce seroit une infâmie : d'ailleurs le danger de l'éveiller rend ton projet impraticable.

SHARP.

Si nous le réveillons, je l'étoufferai, & attribuerai sa mort à l'indigestion.... C'est une mort fort commune parmi les Juges.

GAYLESS.

Finis tes plaisanteries ; nous n'avons point de temps à perdre. Ne peux-tu rien inventer pour chasser ce monde-là de la maison ?

SHARP.

Je puis y mettre le feu.

GAYLESS.

L'embarras & la honte m'ont bouleversé la tête ; je ne sais plus ce que je dis.

SHARP, *d'un air réfléchi.*

Oui.... c'est cela.... Je trouve un expédient, Monsieur : Madame Gadabout n'a-t-elle pas dit qu'elle attendoit son neveu ?

GAYLESS.

Oui.

SHARP.

Cela suffit. Allez rejoindre votre compagnie : si je ne puis pas les éloigner d'ici, j'épouvanterai au moins leurs estomachs ; si ce stratagême manque,

je renonce à la politique, & ne croirai pas avoir plus d'esprit que mes voisins.

GAYLESS.

Ah! mon cher, comment pourrai-je récompenser tes services.

SHARP.

Par le silence & la soumission. Allez bien vîte rejoindre votre monde. (*Gayless sort*) A présent, ma chère dame fortune, ouvre une fois les yeux, & vois un pauvre malheureux qui, malgré ses talens, veut recourir à toi. Voici le moment de convaincre tes ennemis que tu n'es pas une déesse aussi capricieuse, aussi aveugle qu'ils veulent nous le persuader; montre-leur, en me prêtant ton secours, que l'homme d'esprit, aussi-bien que le sot, a des droits à tes faveurs..... Voilà ma prière faite; allons, il faut agir.... (*Il va en criant*) Au secours, au secours! mon maître, au secours! Messieurs, mesdames, au meurtre, au feu, à l'assasin! au secours, au secours!

SCENE V.

GAYLESS *& les Dames entrent avec les cartes à la main.* SHARP *court au-devant d'eux.*

GAYLESS.

QUES-CE qu'il y a?

SHARP.

Si vous ne courez pas dans cet instant avec Monsieur au secours du neveu de Madame, il va être assasiné. Je suis persuadé que c'est lui: quatre hommes l'ont arrêté au coin de la rue; il en avoit déjà tué deux; si vous ne faites pas diligence, il succombera, ou sera mis en prison.

Madame GADABOUT.

Au nom du ciel! Messieurs, volez à son secours. (*à part*) Je tremble pour Melissa! Cette plaisanterie peut lui être funeste.

GAYLESS.

Armez-vous, Messieurs, & suivez-moi.

(*Gayless & Gadabout sortent*)

TRIPPET.

Je reste; je ne me soucie pas de me trouver compromis dans de mauvaises querelles; j'ai trop souffert autrefois par mes emportemens: d'ailleurs j'ai promis à ma femme de ne plus tirer l'épée;

&

& dans sa position actuelle, ce manque de parole pourroit avoir des suites fâcheuses.

SHARP.

Ne cherchez point d'excuse, le jeune homme est peut-être déjà mort.

TRIPPET.

En ce cas, mes services lui deviennent inutiles; cependant j'irai pour vous obliger, & resterai à une honnête distance.

Madame TRIPPET.

Monsieur Trippet, si vous tiré l'épée, comptez que je vais m'évanouir.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, GUTTLE, *avec ses vêtemens en désordre, ayant l'air de se réveiller.*

GUTTLE.

QUE signifie tout ce tapage?

SHARP.

On vient d'assasiner un homme dans la rue, Monsieur.

GUTTLE.

N'est-ce que cela?..., Parbleu, je craignois

qu'on n'eût renversé le souper.... La peste soit de votre bruit.... mon appétit en souffrira pendant une demi-heure.

SCENE. VII.

LES PRÉCÉDENS, GAYLESS, GADABOUT, & MELISSA, *vêtue en homme, à la Françoise.*

GADABOUT.

AH! mon cher *Jemmy*, vous n'êtes pas blessé, j'espère?

MELISSA.

Je l'ai été un peu en courant la poste: voilà tout.

GADABOUT.

Monsieur Sharp nous a allarmés: il nous disoit que quatre hommes vous avoient attaqué, que vous en aviez tué deux, que vous poursuiviez les autres lorsqu'il vous a quitté: quand nous vous avons rencontré à la porte; nous courions à votre secours.

MELISSA.

J'ai eu une petite rencontre avec une demi-douzaine de coquins; mais en me voyant un air décidé, ils se sont enfuis: je crois en avoir égra-

tigné quelques-uns de la belle manière. (*En mettant la main sur son épée*)

SHARP, *à part.*

Sa vanité a sauvé ma réputation. Il me vient une idée qui peut nous être avantageuse, pourvu que l'ignorance de ce Monsieur soit égale à son impudence.

GADABOUT.

A présent que ma frayeur est passée, permettez-moi, M. Gayless, de vous présenter mon neveu.

GAYLESS, *en saluant.*

Je serai flatté, Monsieur, de mériter votre amitié.

MELISSA.

Je suis persuadé, Monsieur, que nous serons avant peu les meilleurs amis du monde.

GUTTLE.

Monsieur, quelles nouvelles y a-t-il en France?

MELISSA.

Ma foi, Monsieur, je n'en sais rien. Je n'avois pas beaucoup de temps à donner à la politique; j'étois.....

GAYLESS.

Tout entier au beau sexe, sans doute?

MELISSA.

Ma philosophie ne tient pas contre ses avances... (*à part, à Gayless*) Vous me prenez pour....

GAYLESS, *bas.*

Pour un fat. (*à Sharp*) Morbleu ! l'impertinence de ce jeune étourdi ajoute à mon malheur.

MELISSA, *bas à Gadabout.*

Pauvre Gayless ! son état me désole. Je ne puis y tenir, il faut parler....

GADABOUT, *bas à Melissa.*

Attendez encore un peu. Plus il souffre maintenant, & plus il sentira son bonheur.

TRIPPET, *montrant ses cartes.*

Continuons la partie, voici *un sans prendre.*

LES DAMES.

De tout notre cœur.

MELISSA.

Allons. (*Lorsque tout le monde sort, Sharp tire Melissa par la manche*)

SHARP.

Monsieur, Monsieur, oserai-je vous demander si vous n'avez pas trouvé un billet de banque en venant ici ?

MELISSA.

Entre Londres & Douvres ?....

SHARP.

Non, Monsieur..... à dix-huit ou vingt pas de la maison.....

MELISSA.

Plaisantez-vous, mon ami ?

SHARP.

Hélas! non Monsieur.... Je suis un homme perdu.

MELISSA.

Comment cela?

SHARP.

Il y a quelques minutes que mon maître m'a donné un billet de banque de vingt livres sterling pour le changer; malheureusement j'ai entendu du bruit, & le cliquetis des épées dans la rue. On crie au meurtre: j'accours; je vois quatre hommes qui en attaquent un seul. Je savois que vous étiez un jeune homme fort emporté, & j'ai compris tout de suite que c'étoit vous: je suis retourné sur le champ pour appeller mon maître, & lorsque j'ai voulu prendre mon billet, je ne l'ai plus retrouvé. J'ignore s'il est perdu ou volé; mais si je ne le retrouve pas, on me chassera; je perdrai mon pain avec ma réputation.

MELISSA, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire. (*haut*) J'en parlerai à ton maitre, & je ne doute pas qu'il ne te pardonne à ma prière.

SHARP.

Ah! Monsieur, vous ne le connoissez pas....

MELISSA.

Cela est vrai; mais j'en ai entendu faire les plus grands éloges.

SHARP.

Vous avez raison; mais j'ai bien éprouvé le contraire: il a le cœur si bon, que si je pouvois m'arranger avec lui, à n'avoir la tête cassée qu'une fois le jour, je me croirois très-heureux.

MELISSA.

Est-il possible?

SHARP.

Je vous crois honnête homme, Monsieur; votre figure porte l'empreinte de la franchise & de la générosité. Vous avez un air mâle; vous n'avez point ce visage fade efféminé d'un jeune étourdi qui se plaît à forger des histoires pour se faire valoir; tout annonce en vous que je puis me confier à votre discrétion.... Voyez, Monsieur, (*Il lui montre sa tête*) voici les preuves du bon cœur de mon maître.

MELISSA, *à part.*

Quel impudence! (*haut*) Je suis surpris que tu restes avec lui.

SHARP.

Il y a des momens où il vaut son pesant d'or: par exemple, lorsqu'il est ivre, ce qui arrive ordinairement une fois le jour, il est bon, & me donneroit alors tout ce qu'il possède; mais mon projet cependant est de le quitter dès qu'il sera marié.

MELISSA.

Quand se marie-t-il ?

SHARP.

Demain. Entre nous, il s'assortit à merveille, tant pour l'humeur, que pour le reste.

MELISSA.

Comment ! sa future boit-elle aussi ?

SHARP.

Ah ! je vous en réponds.... mais bouche close sur cet article. La fête de ce soir lui étoit destinée; mais elle avoit bu tant de santés à son dîner, qu'elle n'a pas pu sortir de chez elle. Sa femme-de-chambre, qui est atteinte du même vice, est venue nous faire ses excuses, & nous dire que sa maîtresse avoit des vapeurs; elle en avoit véritablement de très-violentes ici, ici, Monsieur. (*montrant à sa tête*)

MELISSA, *à part.*

Le faquin ! (*haut*) On dit Melissa très-capricieuse.

SHARP.

C'est une véritable femme ; entre nous elle est méchante, coquette.... Mais revenons aux vingt livres sterling....

MELISSA.

Il est bien étonnant qu'un homme comme toi, comblé des bienfaits de son maître, soit embarrassé

pour une bagatelle de la sorte, & veuille exposer sa réputation.....

SHARP.

Oh ! Monsieur, j'ai placé mon argent à intérêt; je ne garde jamais chez moi que cinq à six guinées.... Si Monsieur vouloit me faire le plaisir de me prêter les quinze autres, je lui donnerois mon billet.... (*On frappe*)

MELISSA.

Quelqu'un frappe.

SHARP.

Je vous donnerai des bonnes sûretés.....

(*On frappe*)

MELISSA.

Ne laissez pas attendre les gens à la porte.....

SHARP.

Dix livres sterling feront l'affaire.

(*On frappe*)

MELISSA.

Allez-vous-en (1).

SHARP.

Cinq, Monsieur. (*On frappe.*

MELISSA.

Je ne puis.... (2).

(1) Ceci se dit en François.

(2) En François.

SHARP.

Je ne puis (1)! Je vois que nous ne nous entendons pas. (*à part*) Allons, c'est perdre son temps. Si j'avois réfléchi, je me serois rappellé que ces jeunes fats reviennent de leurs voyages aussi dépourvus d'argent que de connoissances.

(*Il sort*)

MELISSA, *seule.*

Ha, ha, ha! Combien ce drôle-là invente de mensonges & de friponeries par amour pour son maître! Jamais on n'a vu un domestique plus fidèle ni plus fripon.... Mais le voici; l'embarras augmente, je veux observer Gayless.

(*Elle sort*)

SCENE VIII.

SHARP *entre suivi de plusieurs personnes qui portent des plats, & un Traiteur ivre.*

SHARP, *à part.*

O FORTUNE! je te remercie de cette heureuse aventure. (*haut*) Par ici, Messieurs, par ici.

(1) En François.

LE TRAITEUR.

Je crains de m'être trompé. Est-ce ici la maison de M. *Treauvell?*

SHARP.

Oui, Monsieur. Quoi! tu ne me connois pas?

LE TRAITEUR.

Si je te connois!.... Es-tu bien sûr qu'on a ordonné un souper?

SHARP.

Sans doute; la compagnie est dans la chambre voisine. Si tu n'étois pas venu, elle auroit été obligée de se coucher sans souper. Attends, je vais tirer la table. Tu as apporté une nappe, à ce que je vois: cela étoit inutile, car nous avons une quantité de linge.... (*à part*) chez un prêteur sur gage. (*Il sort, & revient en tirant une table*) Allons, allons, mes amis, dépêchons-nous..... car la compagnie commence à s'impatienter..... Mais j'étois sûr que mon ami *Lèche-frite* ne m'auroit pas manqué de parole.

LE TRAITEUR.

Lèche-frite! Je ne suis pas ton ami; je n'aime pas tes familiarités. *Lèche-frite* toi-même.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GAYLESS *étonné.*

GAYLESS.

COMMENT as-tu fait ?

SHARP, *à part.*

Si la vue du souper vous offense, Monsieur, je l'aurai bientôt desservi.

GAYLESS.

Explique-moi ce mystère ?

SHARP.

Tous ces mêts étoient, je pense, destinés pour nos voisins. Le cuisinier dont la mémoire s'est noyée dans le vin, s'est sans doute trompé de maison, & j'ai profité de la méprise.... Cependant si vous l'ordonnez, je découvrirai l'erreur...

GAYLESS.

Arrête : la nécessité nous excuse.

LE TRAITEUR.

Ecoute, mon ami. Est-ce là ton maître ?

SHARP.

Oui ; c'est le meilleur homme du monde.

LE TRAITEUR.

En ce cas, je vais lui parler..... Monsieur ;

j'ai préparé, suivant vos ordres, un souper aussi joli que mon art & votre prix le permettent.

SHARP, *à part.*

Bravo! il est déjà payé.

GAYLESS.

Je n'en doute pas, mon ami, & te remercie de tes soins.

LE TRAITEUR.

Monsieur, si vous vouliez avoir la bonté d'examiner ce petit mémoire, (*il tire un papier*) vous m'obligerez infiniment....

SHARP, *à part.*

Le diable l'emporte!

GAYLESS, *en regardant le mémoire.*

Fort bien; j'enverrai l'argent demain.

LE TRAITEUR.

Je vous épargnerai cette peine, Monsieur; je ne travaille qu'au comptant.

GAYLESS.

Ah, ah!

SHARP, *à part.*

Tu n'auras pas notre pratique. (*haut*) Mon ami, mon maître est occupé dans ce moment; as-tu peur qu'il ne te paye pas?

LE TRAITEUR.

Il est inutile de savoir ce que je pense; je veux avoir mon argent, ou mon souper.

SHARP.

Cela le gênera de te payer ce soir.

LE TRAITEUR.

Je crains qu'il ne soit encore plus gêné demain : m'entends-tu ?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MELISSA.

GAYLESS, *à part au Cuisinier.*

DE grace, mon ami, sois tranquille.... Ah, ciel ! tout va se découvrir.

MELISSA, *à Sharp.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

SHARP.

Le Cuisinier n'a pas rempli tous les ordres de mon maître ; il s'est fâché, & voilà tout.

MELISSA.

Allons, allons, M. Gayless, ne vous inquiétez pas : on est indulgent chez les garçons, on vous dispense d'avoir de l'ordre....

LE TRAITEUR.

Je ne l'en dispense pas ; moi je veux avoir....

MELISSA.

Que dit cet ivrogne ?...

LE TRAITEUR.

Que je veux être payé, & que je ne veux pas attendre jusqu'à demain.... &....

SHARP *coure à lui, & lui met la main sur la bouche.*

Arrête, arrête : que fais-tu ? es-tu fou ?

MELISSA.

Pourquoi lui ferme-tu la bouche ?

SHARP.

Il alloit vous insulter, Monsieur..... Ne fais pas l'insolent, M. le Cuisinier ? Ce jeune Gentilhomme est un homme d'honneur ; il ne vous a rien dit.... Je t'en prie, calme-toi, tu as trop bu....

LE TRAITEUR.

Je veux avoir mon....

SHARP, *le tenant toujours.*

Je te le répète, tu es un sot, tu te trompes... C'est un ami de mon maître.... il ne t'a pas dit un mot.... Je vous prie, Monsieur, d'entrer dans la chambre voisine ; cet homme a trop bu, & vous prend pour un autre.... Lorsque tu seras revenu de ton ivresse, tu te repentiras, mon ami.... Ne restez pas, Monsieur, pour entendre de pareilles impertinences.

GAYLESS.

Méprisez sa colère....

MELISSA.

Coquin! malheureux! tu oses m'insulter.... Ne m'arrêtez pas, je punirai son audace.... (*en tirant l'épée*) Voici le réformateur de l'univers.

SHARP.

Fort bien! Tu te fais de belles affaires..... Sauve-toi bien vîte; c'est l'homme le plus fort & le plus courageux de l'Angleterre.... Si malheureusement sa colère l'emporte, il est capable de te manger.... Sauve-toi donc, imbécille!

LE TRAITEUR.

Je ne veux pas.... Me manger! Il me trouveroit diablement dur à digérer, quoique....

SHARP, *au Traiteur.*

Ecoute, que je te dise deux mots.

(*Ils se retirent à l'écart*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, KITTY.

KITTY.

MISÉRICORDE! on a déjà servi?... Retatdez encore un peu; ma maîtresse se trouve mieux, elle sera ici dans l'instant.

GAYLESS.

Que je suis heureux!... Je ne m'attendois pas... mais cependant.... Sharp?

KITTY, *bas à Melissa.*

Eh bien, Madame?

MELISSA.

Tout s'arrange à souhaits.... Mais je ne puis plus résister aux tourmens qu'il endure.

KITTY.

La pitié perd la moitié des femmes.

SHARP, *bas à Gayless.*

J'ai appaisé le Traiteur: si vous pouviez seulement emprunter vingt guinées à ce jeune fat, tout iroit bien; peut-être serez-vous plus heureux que moi. Souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit.... vîte, ne perdez point de temps....

GAYLESS, *à Melissa.*

Monsieur, Monsieur, je voudrois vous dire un mot: mon domestique vient de m'apprendre qu'il a eu le malheur de perdre un billet de banque que je lui avois confié.... Les bureaux des Banquiers sont fermés à cette heure: je me trouve un peu embarrassé; voulez-vous me faire le plaisir de me prêter vingt guinées jusqu'à demain....

MELISSA, *en tirant sa bourse.*

De tout mon cœur, Monsieur: mais j'ai à mon tour

tour une légère faveur à vous demander.... nos obligations seront réciproques.

GAYLESS.

Ordonnez, Monsieur.

MELISSA.

L'on m'a dit que vous épousez Melissa.

GAYLESS.

Oui, Monsieur; demain.

MELISSA.

Vous m'obligerez infiniment, Monsieur, de ne plus la revoir.

GAYLESS.

Vous appellez cela une légère faveur?

MELISSA.

C'est une bagatelle, Monsieur..... Enfreindre une convention, provoquer un divorce, commettre un adultère, & toutes les autres gentillesses de cette nature, sont regardées aujourd'hui comme des bagatelles: des jeunes gens comme nous ne doivent jamais déroger à l'usage du jour....

GAYLESS.

Expliquez-vous: qu'est-ce que l'usage a de commun avec Melissa?...

MELISSA.

Le voici, Monsieur. Avec tous les égards que nous avons l'un pour l'autre.... je suis bien-aise

de vous dire que j'ai une très-mauvaise opinion de vous.

GAYLESS.

Monsieur!

MELISSA.

N'affecte pas ici une vaine fierté; renoncez aux grands airs.... ou parbleu, Monsieur, je te passerai mon épée au travers du corps en moins d'un clin d'œil.

GAYLESS, *en tirant son épée contre Melissa.*

Insolent! je serai aussi prompt que tu le dis à punir cette témérité....

KITTY.

Arrête, arrête, arrête! au meurtre! Voulez-vous tuer ma maîtresse.... ce jeune homme, je veux dire...

GAYLESS, *en faisant tomber son épée.*

Ah! sa maîtresse!

SHARP.

Quoi! c'est Melissa! Que la charrette parte... tout est dit (1).

(*Toute la compagnie entre en riant*)

(1) Allusion à la manière de pendre en Angleterre: on met les condamnés sur une charrette, & lorsqu'ils sont attachés à la potence, on dit: *drive away cart all's over now.*

Madame GADABOUT.

Comment, Gayless, vous attaquez Melissa avant le mariage. Ha, ha, ha!

KITTY, *à Sharp.*

Votre très-humble servante, Monsieur le fourbe. Messieurs & dames, voilà le très-célèbre & le très-rusé Timothé Sharp, redoutable écuyer du plus renommé & du plus heureux des aventuriers Charles Gayless, chevalier de la triste figure. Ha, ha, ha!... Ah! quelle terrible figure! (*Elle donne un coup sur la tête de Sharp*) Et quelle tête plus terrible encore!

SHARP.

Ne rougissez-vous pas de tourmenter un homme dans ses derniers momens?

MELISSA.

Monsieur Gayless.... vous ne dites mot? Etes-vous fâché que je sois instruite de vos malheurs? Ne dois-je pas m'attendre à une excuse de votre part, pour le mauvais traitement que j'ai reçu de vous?

GAYLESS.

Non, Madame; mon silence supplée à mes discours. Si j'avois la présomption de vouloir m'excuser, je serois encore plus coupable.

MELISSA.

Ah! Gayless, comment avez-vous pu vous flatter

de tromper une femme, & sur-tout une femme qui vous aime?....

GAYLESS.

Je sens que je mérite ce reproche: mais la nécessité....

SHARP.

Hélas! Madame, les miennes sont innombrables.

MELISSA.

Ses larmes m'attendrissent.... Vos besoins & votre repentir sont des motifs trop puissans, pour ne pas affecter un cœur déjà prévenu en votre faveur.... Vous avez assez souffert.... je partage sincèrement vos peines, & en les soulageant, je travaille à mon propre bonheur. Oublions le passé...

GAYLESS.

Ah! Madame, seroit-il possible?.... Quel prodige de générosité!

MELISSA.

Ce n'est pas tout. M. le Traiteur, ayez la bonté d'être plus sobre à l'avenir.... Connoissez-vous ce visage?

LE TRAITEUR.

Ah! mon maître, avez-vous oublié celui que vous honoriez du nom de *votre ami Dick?*

GAYLESS.

Ma surprise est extrême! Ne demeures-tu pas chez mon père?

LE TRAITEUR.

Oui, Monsieur.

MELISSA.

Au moment où votre fidèle Sharp m'a quittée, cet homme est arrivé avec une lettre pour moi, de la part de Sir William. Cette lettre a achevé de m'instruire de l'état fâcheux de vos affaires: à l'aide de Kitty & de Mistriss Gadabout, j'ai imaginé cet artifice pour vous surprendre; & votre ami *Dick* a joué son rôle à merveille. J'ai voulu vous donner un instant de peine, pour mieux vous faire sentir votre bonheur. Lisez cette lettre; elle mettra le comble à votre joie.

GAYLESS *lit.*

« Madame,

» Je suis le père de ce malheureux jeune homme, » qui (*suivant le rapport d'un ami qui l'a veillé* » *sans cesse*) vous rends ses hommages: s'il est » assez heureux pour plaire à une personne que » j'estime & que j'honore infiniment, je le recon- » noîtrai avec plaisir pour mon fils, & j'oublierai » toutes ses erreurs.

» Je suis, Madame,

Votre très-humble serviteur,

William Gayless.

P. S. Je me rendrai bientôt à Londres pour

le féliciter à la fois sur son hymen & sur son heureux changement.

Ah ! Melissa, (*Il se jette à genoux*) recevez les témoignages de la plus vive reconnoissance ; c'est à vous que je dois mon existence.

SHARP.

J'y suis pour quelque chose, ne vous en déplaise.

KITTY.

J'avoue, Monsieur, que vous avez eu en moi un cruel ennemi ; mais comme il est probable que vous vous familiariserez un peu plus avec vos finances, je sens ma faute, & suis la plus humble de vos servantes. J'espère, Monsieur, que vous oublierez le passé ?

GAYLESS.

Ah ! ma chère Mistriss Kitty, j'ai eu besoin de trop d'indulgence pour ne pas en avoir envers les autres.

SHARP.

Madame, puisque mon maître veut bien pardonner à votre suivante, j'espère que vous voudrez bien pardonner aussi à son serviteur Timothé Sharp.

MELISSA.

Te pardonner, quoi ?

SHARP.

Rien qu'une centaine de mensonges, entr'autres celui où.... C'étoit par pur zèle, Madame.

MELISSA.

Tes bonnes qualités font oublier tes défauts. Si Kitty & toi vous voulez suivre notre exemple, je lui donnerai une fortune honnête, en récompense de votre attachement pour vos maîtres.

SHARP.

Je crois, Madame, qu'il vaudroit mieux partager cette fortune entre nous, & nous laisser notre liberté. Comme il est très-probable que nous vivrons dans la même maison, nous aurons le temps de faire une plus intime connoissance avant de goûter les douceurs de l'hymen. Qu'en pense-tu, Kitty ?

KITTY.

Ecoute, mon cher Sharp ? Avant tout, goûte les douceurs d'un bon dîné, tu en as besoin.

SHARP.

Elle a ma foi raison : sa sagesse me désarme à chaque instant.

MELISSA.

Pour vous prouver, Monsieur, que j'ai songé à tout, qu'on fasse entrer les Musiciens. Il faut danser.

ENSEMBLE.

Dansons, dansons.

GUTTLE.

Oui, dansons. Mais avant tout, coupons.

SHARP.

C'est fort bien dit, Monsieur; car je ne réponds pas d'être encore en vie à la fin du bal, si je ne mange pas.

GAYLESS, *à Melissa.*

La réforme des mœurs est due aux vertus de votre sexe, autant qu'à ses charmes. J'abjure les folies de ma jeunesse; un calme heureux succède à leur fougue impétueuse. Les flammes ardentes de l'*Etna* consument les plaines verdoyantes qui l'entourent; mais une chaleur modérée fait éclore les trésors de la nature. L'amour honnête nous offre des plaisirs innocens, tandis que les passions désordonnées détruisent à jamais notre repos.

FIN.

LILLIPUT,

DIVERTISSEMENT DRAMATIQUE,

Par DAVID GARRICK, Ecuyer.

Représenté, pour la première fois, sur le Théatre Royal de Drury-Lane, l'année 1757.

ACTEURS.

Lord FLIMNAP.

BOLGOLAM, Amiral. } Frères de Lady Flimnap.

FRIPPEREL, Petit-Maître. }

LALCON.

GULLIVER (1).

Lady FLIMNAP.

TOADEL.

PEUPLES DE LILLIPUT.

(1) Le rôle de Gulliver doit être représenté par un homme fort grand ; les autres *Personnages*, par des enfans.

La Scène se passe à Lilliput.

LILLIPUT,

DIVERTISSEMENT DRAMATIQUE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente l'appartement de Lord Flimnap.

Lord FLIMNAP.

LE mariage est un lien diabolique..... J'ai vendu mon repos, ma liberté, mes plaisirs; pourquoi? Pour une femme; & la mienne mérite bien ce nom!... L'ambition a commencé mon malheur; l'hymen y a mis le comble.... Mais d'autres gens de qualité se marient, & sont heureux... pourquoi ne le suis-je pas?... Parce que je suis un sot, mais un sot dans toute la force du terme.... J'ai des délicatesses, des sentimens qui sont bons pour le peuple, & qu'un homme comme moi devroit mépriser.

SCENE II.

Lord FLIMNAP, BOLGOLAM.

BOLGOLAM.

QUOI! mon frère, toujours rêveur?

FLIMNAP.

Oui, mon frère.

BOLGOLAM.

Quelle en peut être la cause?

FLIMNAP.

Hélas! Bolgolam, ne suis-je pas marié?

BOLGOLAM.

Sans doute, & même avec ma sœur..... Si elle te chagrine, je la punirai; si tu la maltraites, je te tuerai.... & voilà tout.

FLIMNAP.

Ah! mon cher Amiral, je t'ai fait prier de passer chez moi, ainsi que ton frère Fripperel, pour t'ouvrir mon cœur, & trouver dans ton amitié des conseils utiles à la paix de mon ménage. Ta sœur me désespère.

BOLGOLAM.

Quels conseils, je te prie, peux-tu attendre de Fripperel? Jouer avec un cure-dents, traîner sa figure à la Cour, & donner son avis sur une mode

nouvelle, voilà son partage : si tu avois quelque habit neuf à ordonner à ton Tailleur, quelques plumets à choisir, un singe à acheter, Fripperel te seroit alors d'un grand secours.

FLIMNAP.

Mais il est le frère de ma femme.

BOLGOLAM.

Tant pis pour elle & pour toi..... Si elle a écouté ses conseils, je ne m'étonne plus de te voir mécontent. Ces jeunes agréables corrompe-roient, morbleu, toute une nation.

FLIMNAP.

Vous êtes un peu trop sévère, Amiral.

BOLGOLAM.

Je suis franc & sincère..... Tu sais que de tout temps nous eûmes nos défauts ; mais cela est bien pis encore, depuis que nous avons introduit dans Lilliput, les modes & la politesse de nos voisins les *Blefuscains* ; nos jeunes gens sont de-venus d'impertinens petits-maîtres, affectés dans leurs manières, infatués de leur mérite, possédant presque tous les vices, & fort peu de vertus.

FLIMNAP.

Oh, oh ! calmez-vous, mon cher frère...

BOLGOLAM.

Parbleu ! je ne le puis. Ce rafinement de politesse nous perdra.... Ces maudits *Blefuscains* ne

nous ont civilisés que pour mieux nous vaincre... Tant que nous avons conservé la simplicité de nos mœurs, nous avons eu l'avantage sur ce peuple; mais depuis que nous cherchons à l'imiter, nous avons perdu toute notre énergie.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FRIPPEREL.

FRIPPEREL.

JE gage que le brave Amiral & toi, vous lâchiez une *bordée* contre les nouveaux usages?

BOLGOLAM.

Je ne pardonnerai jamais à des gens qui craignent d'exposer leur visage pour la défense de leur Roi & de leur patrie.

FLIMNAP.

N'oublions pas l'affaire qui nous conduit en ces lieux.... (*à Fripperel*) J'ai envoyé chez toi pour te consulter sur un sujet qui m'inquiète; il concerne mon honneur, mon état & mon nom.

FRIPPEREL.

Quelle folie! Avec de la fortune & de la santé, peut-on avoir d'autre embarras que le choix de ses plaisirs?

BOLGOLAM.

A merveille, Fripperel.... Cette réponse est digne de vous. Donnez-lui une bonne table, des femmes qui flattent sa vanité, de l'argent pour jouer aux dés, & vous aurez son ame, son honneur & sa vertu par-dessus le marché.

FRIPPEREL.

Le charmant marin! J'aimerois mieux avoir gouverner tout son équipage, que d'entreprendre son éducation.

BOLGOLAM.

J'aimerois mieux mourir avec tout mon équipage, que de permettre à un individu de ton espèce de venir prophaner mon navire.

FLIMNAP.

Quelle humanité! Tu sacrifierois donc ton ami à tes bisarres idées?

BOLGOLAM.

Je n'ai plus rien à te dire. (*Il fait quelques pas*)

FRIPPEREL.

Arrêtez: écoutons au moins ses plaintes.

FLIMNAP.

Ta sœur m'a déshonoré....

BOLGOLAM.

Eh bien, je l'assommerai....

FRIPPEREL.

Oubliez-vous qu'étant belle & femme de qualité, elle doit être ménagée?....

BOLGOLAM.

Elle doit être punie?.... Mais quel est son crime?

FLIMNAP.

Ah! mes frères, je suis perdu sans retour.

BOLGOLAM.

Comment diable!... Expliquez-vous.

FLIMNAP.

Je n'ose.....

FRIPPEREL.

Parlez.....

FLIMNAP.

Hélas! elle aime un *monstre.*

BOLGOLAM.

Un monstre! Est-ce un monstre terrestre, ou un monstre marin?

FLIMNAP.

Eh non, non; c'est ce prodige..... ce phénomène.... cet homme *de la Montagne*... C'est enfin ce *Gulliver*, le géant Anglois....

FRIPPEREL.

Ha, ha, ha! As-tu peur qu'il ne l'avale? car tu ne peux craindre autre chose.

BOLGOLAM.

Je n'en reviens pas.... Amoureuse d'un monstre! Ma sœur a vraiment une grande ame : mais je crois que ce *Gulliver* a le diable au corps, car toutes les femmes de Lilliput en rafollent..... Depuis qu'elles ont vu le géant Anglois, elles méprisent des hommes comme nous. Mais, comment sais-tu qu'elle l'aime ? As-tu surpris quelques billets doux ?...

FRIPPEREL.

As-tu trouvé ta femme dans sa manche, ou dans sa poche ? S'est-elle cachée dans sa tabatière ? Ha, ha, ha, ha !

FLIMNAP.

Je n'aime pas les plaisanteries quand mon honneur & mon nom sont compromis..... J'ai la preuve certaine qu'elle va le voir chaque jour, & qu'ils sont très-bien ensemble.

FRIPPEREL.

Tu sais qu'elle est femme de qualité ; je ne puis en conscience priver ma sœur de ses droits...

BOLGOLAM.

Comment ! est-ce le droit de la nature, que de tromper son mari ?

FRIPPEREL.

Ah, ciel ! quel langage grossier ! Tu n'as rien à craindre, mon cher Milord. Gulliver nous a dit

lui-même que l'usage de son pays est de respecter la paix domestique. Jamais en Angleterre on n'en conte aux femmes qui ont un mari.

BOLGOLAM.

Cela ne doit pas rassurer Milord : quoique Gulliver soit un monstre pour nous, il peut fort bien être un petit-maître dans son pays ; & s'il est ainsi, je ne donnerois pas un scheling de sa parole.

FRIPPEREL.

Je n'ai pas le temps d'approfondir cette affaire. Gulliver fait aujourd'hui son entrée publique : on l'honore du titre de *Nardac* du Royaume, & le Roi nous permet d'assister à la cérémonie..... Adieu, mon cher Flimnap ; ayez un peu plus de gaité : & toi, mon cher marin, un peu plus de politesse. Ha, ha, ha ! (*Il sort en riant*)

BOLGOLAM.

Le bon conseiller pour une affaire de cette nature !... Mais, pourquoi a-t-on amené cet *homme de la Montagne* dans cette Capitale ? Pourquoi lui laisse-t-on la liberté ? Parbleu ! si la fantaisie lui prend de faire tapage, il fera autant de dégât dans cette ville, qu'un singe parmi des porcelaines.

FLIMNAP.

Il a signé un traité d'alliance avec le Roi, & doit nous secourir en cas de besoin.

BOLGOLAM.

Je voudrois le voir au diable. Si ce *monstre* ressemble à d'autres ingrats, il peut se joindre à nos ennemis ? A quoi nous serviroit-il ? Qu'à consumer à pure perte toutes nos provisions.

FLIMNAP.

Je suis plus que personne intéressé à l'éloigner d'ici ; cherchez-en le moyen, je vous seconderai de tout mon crédit.

BOLGOLAM.

J'y songerai. (*On entend des trompettes*) Quel bruit est-ce que j'entends ?

FLIMNAP.

C'est pour rassembler les gardes qui doivent escorter la marche : je vais mettre ma robe de Sénateur, & te rejoindrai pour la cérémonie.

BOLGOLAM.

Fort bien, je t'attendrai. (*Il fait quelques pas, & revient*) Un mot : souviens-toi de parler à ta femme avec cette fermeté mâle qui convient à un mari ; n'attaquez jamais l'ennemi à une trop grande distance ; si elle refuse d'*amener*, coulez bas son vaisseau. (*Il sort*)

FLIMNAP, *seul.*

Couler bas son vaisseau !.... Cela est fort aisé à dire, mais pas aussi facile à exécuter.... Tous les garçons font les héros avant leur mariage ; mais

si-tôt qu'ils ont pris femme, ils changenr de ton... Voyons, que dois-je faire?... Pourquoi m'inquiéter de la conduite de ma femme, tandis que, moi-même, je ne suis pas à l'abri du reproche?... Tout en lui parlant de ses folies, les miennes iront leur train. Un homme de qualité doit chercher son repos, & ne pas s'inquiéter d'une bagatelle.... La jalousie est faite pour le peuple, pour ces hommes vulgaires qui trouvent leur bonheur dans une tendresse réciproque: nous autres hommes d'un rang élevé, nous devons renoncer à toutes ces affections conjugales, & l'ambition doit éteindre en nous tout autre sentiment.

(*Il sort*)

SCENE IV.

Lady FLIMNAP, FRIPPEREL. (*Ils se regardent, & rient*)

Lady FLIMNAP.

VIENS, mon frère; nos maussades censeurs sont sortis. Ha, ha, ha! Quel heureux hasard!... Comment cette lettre t'est-elle parvenue?

FRIPPEREL.

Au moment où j'ai quitté ton pauvre mari &

notre caton de frère, qui blâmoient tes sentimens pour Gulliver....

Lady FLIMNAP.

Ha, ha, ha!

FRIPPEREL.

Je me suis rendu au Palais pour y joindre le cortège : une vieille femme m'acoste, me tire doucement par la manche, & après m'avoir fait une révérence très-gracieuse, elle me regarde d'un air languissant, & me dit tout bas.... Milord... Milord Flimnap.... je suis chargé de vous remettre ce billet; j'espère avoir l'honneur de faire une plus ample connoissance avec vous.... Aussitôt elle me fait une autre révérence, marmotte tout bas quelques mots, me jette un regard pénétrant, & se retire.

Lady FLIMNAP.

Ha, ha! Je suis bien-aise d'avoir des preuves contre la vertu de mon Seigneur & maître..... Ces hommes modestes..... sont plus dangereux qu'on ne pense.... Mais je n'ai pas le droit de me plaindre.... Voyons, lisons ce billet doux : il me tarde d'en savoir le contenu.... c'est une impertinence atroce.

FRIPPEREL.

Pourquoi te fâcher, si l'on s'adresse à ton mari?

Songe que cette aventure t'autorise à aimer des *monstres.* Ha, ha, ha!

Lady FLIMNAP.

Tu es le meilleur des frères.

FRIPPEREL, *lit bas.*

Ah! ma sœur, on parle de toi.

Lady FLIMNAP.

Voyons, voyons?

FRIPPEREL *lit.*

« Pourquoi ne t'ai-je pas vu hier au soir, mon » très-cher Lord Flimnap? Sont-ce les affaires » publiques? est-ce ta femme qui t'en a empêché?

Lady FLIMNAP.

Ce n'est certainement pas sa femme.

FRIPPEREL *continue.*

» J'ai vu le temps où les affaires de l'état » cédoient dans ton cœur au plaisir de causer » avec moi....

Lady FLIMNAP.

La nation étoit vraiment bien servie!

FRIPPEREL *continue.*

» Si tu as sacrifié ces momens à ta femme, » c'est un larcin que tu m'as fait. Laisse-la s'oc- » cuper de son géant, & viens consoler ce soir » ta tendre & languissante *Moretta* ».

Lady FLIMNAP.

La tendre & languissante *Moretta* me traite

sans façons.... Ah! mon frère, cette lettre vaut un trésor : elle servira de médiateur dans nos querelles domestiques.

FRIPPEREL.

Veux-tu punir ton mari ? Envoyons chercher l'Amiral, & montrons-lui cette belle épître.... Nous allons voir un beau tapage.

Lady FLIMNAP.

Non, non ; il faut auparavant jetter les hauts cris.... J'engagerai d'autres parens à m'aider.... Cependant, s'il falloit chaque fois qu'on se livre à son penchant, rassembler toute sa famille, il vaudroit autant épouser un marchand, qu'un homme de qualité.

FRIPPEREL.

Je suis surpris que ton mari ne te force pas à gouverner sa maison....

Lady FLIMNAP, *en riant.*

Et qu'il ne m'oblige pas à avoir soin de mes enfans, n'est-ce pas? Ha, ha, ha! Le pauvre homme!

FRIPPEREL.

C'est un imbécille! Mais, que ferons-nous de cette lettre ?

Lady FLIMNAP.

Envoyons-la au bon Lord.... Prenons-en néan-

moins une copie ; il pourroit fort bien nier le fait quand il sera temps d'en parler.

FRIPPEREL.

Il vaudroit mieux la lui montrer la première fois qu'il se plaindra de toi : l'effet en sera plus certain.

Lady FLIMNAP.

Génie de l'espièglerie ! comment puis-je te remercier ? ....

FRIPPEREL.

En m'avouant si tu aime véritablement ce Gulliver.

Lady FLIMNAP.

Je conviens qu'il me paroît un *animal merveilleux*..... & lorsqu'il sera vêtu de ses robes *Nardaciennes*, aucune femme ne pourra le voir impunément.

FRIPPEREL.

Je crois qu'il fera une bonne figure sous cet habit. Sais-tu qu'on employe depuis six semaines neuf cents cinquante Tailleurs, qui travaillent nuit & jour pour orner l'objet de ta flamme ? ... Mais dis-moi, ma sœur, est-ce en qualité de bel homme, ou de beau *monstre* qu'il a su te plaire ?

Lady FLIMNAP.

Je ne sais.

FRIPPEREL.

FRIPPEREL.

Tant mieux : une femme de qualité doit avoir des goûts incompréhensibles aux restes des mortels.

Lady FLIMNAP.

Il est temps de se rendre à la fête. Veille aux mauvais desseins qu'on forme contre mon cher Gulliver.... Tu sais, mon frère, que les *grands hommes* ont beaucoup d'envieux. Ah ! si nous en possédions seulement une centaine de son mérite, quel bonheur pour Lilliput & pour ses habitans !

FRIPPEREL.

Tu es folle.

Lady FLIMNAP.

Je suis ta sœur.

FRIPPEREL.

Adieu, l'étourdie.

Lady FLIMNAP.

Adieu, mon *agréable*.

(*Ils sortent*)

SCÈNE V.

Le peuple de Lilliput crie : vive Milord Gulliver !

Ier. BOURGEOIS.

QUOI ! l'on donne le titre de Lord à l'*homme de la montagne ?*

IIe. BOURGEOIS.

Oui, mon voisin.

Ier. BOURGEOIS.

C'est sans doute une récompense du service qu'il rend à l'état.

IIe. BOURGEOIS.

Ce service nous coûtera cher ; il mange & boit à un seul repas, ce que ma femme & mes neuf enfans ne consumeroient pas dans un mois..... Pour moi, je voudrois que Monseigneur quittât le royaume ; car si jamais nous avons une disette de vivres, il nous mangera.

IIIe. BOURGEOIS.

De quel pays est ce Gulliver ?

Ier. BOURGEOIS.

On dit qu'il est d'un pays fort extraordinaire ; les femmes y sont aussi fortes & aussi courageuses que des hommes, & les enfans y sont plus grands que nous,... C'est un peuple, dit-on, dont la

bravoure & la liberté ont fait le bonheur ; mais craignant sans doute d'être trop heureux, il se suscite chez lui des querelles qui divisent tout le royaume.

IIe. BOURGEOIS.

Des querelles ! Pourquoi donc cherche-t-il à se quereller ?

Ier. BOURGEOIS.

Il pense que sa liberté lui en donne le droit ; & que, quand on est courageux & libre, on peut se disputer avec tout le monde.

IIe. BOURGEOIS.

Ce peuple n'a donc point des loix qui le contiennent ?

Ier. BOURGEOIS.

Des loix ! Il en a, parbleu, d'aussi bonnes que chez nous ; mais on ne les observe pas.

IIe. BOURGEOIS.

Ah, ciel ! quels désordres il en doit naître ! De pareils hommes doivent faire un carnage affreux dans les combats ?

Ier. BOURGEOIS.

Oui, quand ils sont courageux. Sans la bravoure, ils sont aussi foibles que nous. (*On entend sonner les trompettes*) Les entendez-vous, mon voisin ? Ils arrivent : allons voir un spectacle que nous ne verrons peut-être jamais plus.

SCENE VI.

Le Théatre représente la ville de *Muldendo*, capitale de Lilliput.

Une marche composée des nobles & des habitans de Lilliput, précède Gulliver, & traverse pompeusement la scène.

SCENE VII.

Le Théatre représente la chambre de Gulliver. Lalcon crie en-dehors : place pour le Nardac Gulliver.

GULLIVER, LALCON.

LALCON, *à la porte de la chambre.*

S'IL plaisoit à Monseigneur de se baisser, l'entrée est un peu basse pour lui.... Très-noble & très-redoutable *Nardac*, voici la demeure que vous destine Sa Majesté, pendant votre résidence.... dans ses états.... Depuis trois mois nous avons employé tous les ouvriers de la capitale pour vous construire ce palais, & tous les tapissiers du royaume ont travaillé à votre lit.

GULLIVER.

Je suis très-reconnoissant des bontés dont votre roi m'honore; & pour toi, Lalcon, les soins que ton amitié t'inspire....

LALCON.

Ah! Monseigneur, n'en parlons plus.... Lorsque vous aurez envie de prendre l'air, vous trouverez une grande porte derrière ce lit; en vous courbant jusqu'à terre, vous pourrez aisément vous glisser dans les jardins du palais..... Je vous laisse...: Après les fatigues de ce jour, vous avez sans doute besoin de repos.... Si l'on demandoit à voir Monseigneur, laissera-t-on entrer?

GULLIVER.

Sans doute.... Mais si je m'endors, ayez soin d'avertir que personne ne vienne se promener sur mon visage, mettre des lances dans mon nez, ou exercer ses flèches contre mes yeux: depuis la dernière fois qu'on m'a fait cet honneur, j'ai toujours été tourmenté par de violentes sternutations & des migraines épouvantables.

LALCON.

Ah! Seigneur, ne craignez rien. Depuis que vous êtes élevé à la dignité de *Nardac*, personne n'oseroit prendre cette liberté, sous peine de la vie. Nos loix exigent le plus grand respect pour

les Lords ; mais elles permettent à ceux-ci de se familiariser avec tout le monde.

GULLIVER.

Je n'abuserai pas de mes droits.

LALCON.

Ojerai-je vous prier de vous coucher le plus doucement possible, & de vous tourner légèrement dans votre lit ; un mouvement trop brusque pourroit faire écrouler tout le palais.

GULLIVER.

J'y prendrai garde. Mais avant que tu te retires, puis-je te demander quelque rafraîchissement ? La chaleur m'a un peu altéré.

LALCON.

Je vais faire apporter un muid de vin, pour étancher la soif de Monseigneur.

(*Il sort*)

GULLIVER, *seul.*

Malgré l'éclat qui m'environne & les nouveaux honneurs qui me sont préparés, je commence à m'ennuyer ici.... Sans les services que j'ai rendus à ce peuple, j'y serois déjà mort de faim, ou j'eusse été immolé peut-être à la jalousie des grands.... Mais l'on peut oublier ces services.... Je voudrois être de retour chez moi, & reprendre mon premier état. Tout est ici en miniature, excepté le vice ; car malgré la disproportion de

leur taille, les Lilliputiens sont tous aussi corrompus que nos Européens.... Et pour appercevoir leurs défauts, on n'a pas besoin de microscopes.

SCENE VIII.

GULLIVER, LALCON.

LALCON.

SEIGNEUR, il y a cent cinquante tailleurs qui demandent à vous offrir leur hommage.... Ils ont apporté leurs mémoires.

GULLIVER.

Leurs mémoires!... Ils sont bien pressés.

LALCON.

Depuis six semaines ils n'ont été occupés qu'à la robe de votre grandeur.... Ils comptent sur votre indulgence, en faveur de leurs femmes & de leurs enfans.

GULLIVER.

Dites-leur que je les prie d'attendre jusqu'à demain, & que malgré mes titres & mes privilèges, je leur donnerai très-peu d'embarras.

(*Lalcon sort*)

Ma dignité me pèse étrangement.

LALCON *revient.*

Deux dames de la cour, Seigneur, viennent pour vous saluer. (*Il sort*)

SCENE IX.

Lady FLIMNAP, TOADEL, GULLIVER.

GULLIVER, *à part.*

LADY FLIMNAP! Que signifie cette visite?

TOADEL.

Milady veut-elle que je me retire?

Lady FLIMNAP, *bas.*

Oui, seulement un peu à l'écart..... pour la décence.

TOADEL, *bas.*

J'irai me promener dans cette galerie, & m'amuserai à voir les tableaux.

Lady FLIMNAP, *bas.*

Fort bien; mais ne vous éloignez pas trop.

TOADEL, *à part.*

Ce *monstre* est vraiment une belle créature.

(*Elle sort*)

SCENE X.

Lady FLIMNAP, GULLIVER.

Lady FLIMNAP.

JE n'ai pu résister plus long-temps au plaisir de vous féliciter sur les honneurs qu'on vous décerne aujourd'hui ; ils vous étoient dûs.... & je vous assure, Seigneur, que j'y prends un intérêt particulier.

GULLIVER.

J'ambitionnerai toujours les suffrages de l'aimable Lady Flimnap.

Lady FLIMNAP.

J'espère que vous ne blâmerez pas une démarche que la bienséance condamne peut-être. Je sais qu'il n'est pas trop d'usage de vous faire de fréquentes visites. Mais.... dites-moi si les dames de votre pays prennent cette liberté ?

GULLIVER.

Oh ! oui, Madame ; on passe quelques libertés aux dames Angloises ; mais elles vont toujours au-delà de celles qu'on leur permet.

Lady FLIMNAP.

Quoi ! les femmes mariées ?

GULLIVER.

A vous parler franchement, nos femmes mariées ne s'occuperoient que de leurs enfans, & des soins de leur ménage, si leurs maris ne les engageoient pas à se distraire un peu. Ils craignent que trop d'attachement aux affaires domestiques ne nuise à leur santé, & ne leur donne des vapeurs.

Lady FLIMNAP.

Ah ciel! comme les nations different dans leurs mœurs! J'ai plusieurs enfans, mais depuis six mois je n'en ai vu aucun : je suis mariée avec un homme de la plus grande qualité ; tout le monde lui trouve du mérite ; on dit même qu'il a une figure charmante ; je ne m'en suis pas encore apperçue, & je ne crois pas que mes attentions pour lui, me donnent jamais des vapeurs.

GULLIVER, *à part.*

Ses mœurs ne sont pas d'aussi bonne qualité que sa naissance. (*haut*) J'avoue, Madame, que ce propos me surprend : accoutumé à voir nos Angloises s'occuper des devoirs maternels, je ne puis concevoir qu'il soit possible d'employer son temps plus agréablement.

Lady FLIMNAP.

Comment! vous comptez pour rien le plaisir de faire enrager son mari & de l'endetter.... L'économie, la sagesse sont des vertus étrangeres

à une femme comme il faut.... Cependant si j'étois née Angloise, peut-être alors quelqu'objet charmant eût captivé mes affections, & m'eût inspiré une autre conduite.

(Elle le regarde & soupire)

GULLIVER *à part.*

Par la fée *Map* (1), que veut-elle dire? aurois-je fait une conquête?

Lady FLIMNAP *lui prend la main.*

Vous avez une main charmante.

GULLIVER.

Madame, elle n'eſt ni blanche, ni délicate.

Lady FLIMNAP.

Ah, Milord! elle n'en a pas moins de grace... c'est la premiere chose qui m'a frappé en vous voyant... Mais poursuivons notre conversation... Je disois, Milord, que si j'avois eu le bonheur d'être née... élevée... & mariée en Angleterre, j'aurois été aussi contente du mariage que j'en ſuis excédée à présent.

(Elle approche d'un air tendre)

GULLIVER, *en reculant.*

Sans doute, Milady a de l'averſion pour notre sexe?

(1) La Fée Pigmée qui, dit-on, voyage dans une coquille de noix.

Lady FLIMNAP.

Il y a un homme pour lequel j'en ai beaucoup... C'eſt mon mari... Mais pour le reſte de votre ſexe, je penſe différemment... J'honore & j'aime tout ce qui vous reſſemble... Je vous crois digne de mon eſtime, & de la plus vive tendreſſe.... Mes viſites chez vous ne vous autoriſent gueres à croire que je déteſte les hommes ; & dans ce moment même, mon imprudence vous dit aſſez qu'il en eſt pour qui peut-être je n'ai pas autant d'averſion qu'il le faudroit.

GULLIVER, *à part.*

Cela eſt clair. Que lui dirai-je ?

Lady FLIMNAP.

Je conviens qu'une femme ne devroit pas venir vous faire l'aveu du mépris qu'elle a pour ſon mari, dont elle devroit préférer la compagnie à tout autre ; cependant j'ai la foibleſſe de venir chez vous, de haïr mon époux à la mort, & je ſerais même tentée de quitter Lilliput, ſi la propoſition m'en étoit faite par celui dont l'honneur, la bravoure & la tendreſſe me feroient bientôt oublier ma patrie.

GULLIVER, *à part.*

Me voilà dans un joli embarras.... Elle veut s'enfuir avec moi.

Lady FLIMNAP.

Pourquoi Milord garde-t-il le silence ?

GULLIVER.

A vous parler franchement, Madame, j'ai eu d'abord quelque peine à vous comprendre; me voilà au fait, & je suis plus embarrassé que jamais. Je ne puis trop vous répondre..... Mais, Milady... considérez la délicatesse de votre individu... examinez ma taille... n'y eût-il que cette difficulté...

Lady FLIMNAP.

Ah ! Milord... l'amour égale tout ; d'ailleurs il me semble que si je surmonte cet obstacle, il ne doit pas vous effrayer.

GULLIVER.

Il faut s'expliquer, Madame : je suis pénétré de vos bontés ; mais je suis au désespoir de ne pouvoir répondre aux sentimens que j'ai eu le bonheur de vous inspirer ; de malheureux engagemens....

Lady FLIMNAP.

Des engagemens ! avec qui, Milord ?

GULLIVER.

Avec une femme & six enfans.

Lady FLIMNAP.

Belle raison ! n'ai-je pas la même excuse ? Elle ne m'empêche pas néanmoins de me livrer à mon penchant ? J'ai un mari & six enfans.

GULLIVER.

J'en conviens ; mais considérez, Madame, que vous ne les aimez pas.... Pour moi je n'ai pas l'avantage d'avoir une naissance illustre, j'ai les sentimens d'un état obscur, j'en ai l'éducation, & j'avoue à ma honte, Madame, que j'aime ma femme & mes enfans.

Lady FLIMNAP.

Est-il possible !

GULLIVER.

Je ne rougis pas de ma foiblesse, Madame ; ma famille fait tout mon bonheur.

Lady FLIMNAP.

Je ne conçois rien à cette singularité... se peut-il que je me sois éprise d'un *monstre* pareil ; un *monstre* marié ; mais ce qui me paroît plus *monstrueux*, c'est qu'il aime sa femme, & en convient. Ce seul trait vous rend assez coupable.

GULLIVER.

Coupable, Madame !

Lady FLIMNAP.

Oui coupable ! rien ne peut vous excuser.... tu m'as guéri de ma passion pour toi.... Il ne faut que me livrer à mon humeur inconstante pour savoir t'oublier ; ne crois pas que ta froideur m'afflige... Je te méprise en ce moment autant que je t'aimois.

Adieu mon cher Gulliver... je te salue... & suis... ta très-humble... Voici Toadel !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, TOADEL.

Lady FLIMNAP.

MA foi.... me voilà bien attrapée.

TOADEL.

Ah ! Madame, ne l'offensez pas. S'il se fâche, il nous dévorera.

Lady FLIMNAP.

Lui? Ha, ha, ha ! C'est une pauvre créature... Sa taille promet des merveilles : on croit voir un lion majestueux, & l'on ne trouve dans ce colosse qu'une misérable souris.

TOADEL.

Silence : voici Milord Flimnap & ses frères.... O ciel ! comment tout ceci finira-t-il ?

Lady FLIMNAP.

A mon avantage. Secondes-moi seulement au besoin.

TOADEL.

Je vous obéirai.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Lord FLIMNAP, BOLGOLAM, FRIPPEREL.

FLIMNAP.

EH bien, mon frère, ai-je raison d'être jaloux? Voyez, & jugez.

BOLGOLAM, *tirant son épée.*

Tout est jugé; il faut agir.

FRIPPEREL.

Comment! sans autre explication? Fi, Amiral; une telle violence peut être permise sur mer, mais jamais sur terre.

GULLIVER.

Point d'insultes, Messieurs. Oubliez-vous que vous êtes chez moi? (*à Bolgolam*) Si tu ne crains pas celui qui d'un souffle peut te renverser, respecte au moins l'autorité du Roi qui me protège.

BOLGOLAM.

Rien ne peut soustraire à ma vengeance une sœur qui me déshonore....

FLIMNAP.

Rien ne peut dérober à ma fureur celui qui ose m'insulter. (*Il met la main sur la garde de son épée*)

FRIPPEREL.

FRIPPEREL.

Milords, expliquez-vous : si rien ne peut vous réconcilier, courez aux armes, & battez-vous... Je me retirerai, en attendant, dans la chambre voisine.

Lady FLIMNAP.

Milord ! mon frère ! écoutez-moi, & jugez ma conduite. J'avoue que les apparences me condamnent ; mais je vous jure que ce monstre n'a dû ma visite qu'à la seule curiosité & au désir que j'avois de connoître les mœurs de son pays.

FLIMNAP.

La corruption qui pénètre par les sens, gagne bientôt le cœur.

Lady FLIMNAP.

La jalousie fait des progrès encore plus rapides... Mais je la défie.... Mon amie Toadel est témoin des louables motifs qui m'ont conduite en ces lieux.

TOADEL.

J'attesterai que Milady cherchoit à s'instruire.

FRIPPEREL.

Et moi de même.... Toadel est une femme d'une rare vertu.

Lady FLIMNAP.

La pureté de mes sentimens me servoit de guide. Le *monstre* n'avoit jamais perdu, auprès de moi, la réserve, la modestie & la politesse de son

pays : mais dans l'instant où vous êtes entrez, il oublioit son devoir, & osoit me faire l'aveu d'une passion violente; il alloit même jusqu'à me proposer de m'enlever.

FRIPPEREL.

Rien de plus facile; il vous auroit mise dans sa poche, & auroit fait argent de vous, en vous montrant comme une rareté.

BOLGOLAM.

Est-il possible qu'on plaisante d'une affaire aussi grave ?

FLIMNAP.

Fureur ! vengeance !...

Lady FLIMNAP.

Calmez-vous, mon cher, écoutez la fin de mon récit. Cet *infâme monstre*..... vous pouvez me regarder à votre aise.... voyant que sa proportion m'offençoit, a grincé des dents, a mordu ses pouces; j'étois tremblante, j'implorois sa pitié : à la fin, rappellant mes forces, ma crainte s'est changée en fureur; la vertu, l'honneur m'ont inspiré un courage surnaturel; je l'accablois de reproches, & le vil séducteur.... (*Elle pleure*)

TOADEL.

S'est calmé.

FRIPPEREL.

Ma pauvre sœur ! (*à part*) La rusée !

FLIMNAP.

Pardon, ma chère femme ! Je ne doute plus de ton attachement pour moi... mais l'honneur exige une satisfaction... (*Il tire l'épée*)

GULLIVER.

Remettez-vous, Milord ; la partie n'est pas égale... Rendons cette cause publique, & qu'on la juge impartialement. Souffrez que je me retire ; un mari jaloux, & une femme éloquente, sont des adversaires trop dangereux pour moi.

FLIMNAP.

Nardac Gulliver, je te somme de te rendre demain à la suprême Cour de justice, & de réparer en présence du Roi les outrages que tu m'as faits.

GULLIVER.

Clamgam Flimnap... je t'y joindrai.

(*Il se retire dans son appartement*)

Lady FLIMNAP.

Au nom du Ciel, Milord, quittons ces funestes lieux.

(*Le concierge apporte une lettre*)

Voici une lettre pour Lord Flimnap.

FRIPPEREL, *à part.*

A présent, ma sœur, attaquez l'autre *monstre*.

(*Flimnap lit, & paroît embarrassé*)

Lady FLIMNAP.

J'espère, mon ami, que ce ne sont point de mauvaises nouvelles ?

BOLGOLAM.

Parlez, mon frère, le secret n'est bon à rien ici.

FLIMNAP.

Ce n'est rien... C'est une bagatelle.

FRIPPEREL.

Quelque affaire galante ?

Lady FLIMNAP, *en le caressant.*

Tu m'inquiètes, mon ami... Dis-moi ce que c'est.

FLIMNAP.

Je ne le puis, ma chère amie... c'eſt une affaire d'état.

Lady FLIMNAP.

On a sacrifié quelquefois les affaires d'Etat à une maîtresse; pourquoi n'auroit-on pas la même complaiſance pour sa femme ?

FRIPPEREL, *à part.*

A merveille.

BOLGOLAM.

Que signifie ce discours ?

Lady FLIMNAP.

Je l'expliquerai : voici la copie de ce secret d'Etat. (*Elle lui donne une lettre*) Ah, ah ! mon cher époux !

vous voilà confondu. Vous donnez de jolis exemples. Ha, ha, ha !

BOLGOLAM.

Quelle est donc cette énigme?.. Lady Flimnap! Mon frère... lisons?

FLIMNAP, *à part.*

Je suis trahi!

BOLGOLAM *lit.*

Hem... *La tendre* & languissante *Moretta.* Cela est-il clair, Milord ?

FLIMNAP.

J'avoue que je suis dans mon tort.

BOLGOLAM.

A merveille..... Comment, morbleu, vous avez une maîtresse, & vous vous avisez d'être jaloux de votre femme?

FRIPPEREL.

Cela ne me paroît pas raisonnable.

BOLGOLAM.

Ah, ah! mon frère, vous mérirez la punition que je destinois à votre femme.... Sortez, je veux acquitter ma parole.

FLIMNAP.

Je me croirois déshonoré, si je ne savois aussi bien défendre mes torts, que je suis prompt à m'y livrer.... Je vous suis.

(*Flimnap & Bolgolam sortent*)

TOADEL.

Ah ! Milady, empêchez ce combat....

Lady FLIMNAP.

L'effusion d'un peu de sang calmera la légèreté de l'un, & corrigera la jalousie de l'autre.

FRIPPEREL.

Un plus grand accident peut nous être très-favorable.

Lady FLIMNAP.

Ne craignez rien, l'Amiral s'appaisera... Mais quel est ce bruit ?... Ah ! voici nos deux héros.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BOLGOLAM, FLIMNAP.

FRIPPEREL.

EH bien, Messieurs, vos blessures sont-elles mortelles ?

BOLGOLAM.

Il y a d'autres affaires plus importantes qui doivent nous occuper : toute la ville est en rumeur ; l'*homme de la montagne* s'est enfui, il a franchi les murs du jardin, a pris la route de la mer, s'est saisi de mon vaisseau, s'y est embarqué, a levé l'ancre, & l'on a apperçu le navire sur un bras de mer, vers *Blefuscu*.

FRIPPEREL.

Quel malheur! L'Amiral perd son équipage, & ma sœur perd son amant.

Lady FLIMNAP.

Je lui souhaite un bon voyage... Je m'attendois à une pareille catastrophe. Cette fuite, Milord, vous prouve combien il est coupable, & fait l'éloge de ma vertu.

FLIMNAP.

Pardonnez mon erreur.

Lady FLIMNAP.

Il faut d'autres excuses pour m'appaiser. Songez à l'affront que vous m'avez fait.

BOLGOLAM.

De la soumission, Milord, ou.... (*Il met la main sur la garde de son épée*)

FLIMNAP.

L'avenir vous prouvera mon repentir.

Lady FLIMNAP.

Comment?

FLIMNAP.

Vous aurez une liberté entière.

Lady FLIMNAP.

A ce prix, je veux bien oublier votre offense. Vous êtes digne de moi; je ne veux pas vous cédet en générosité; vous serez désormais le maître de suivre tous vos penchans, je renonce au droit de m'en plaindre.

FRIPPEREL.

Voilà ce qui s'appelle des *procédés.*

Lady FLIMNAP.

Ah, mon cher Lord! (*Ils s'embrassent*)

BOLGOLAM.

Vous m'étonnez!... Est-ce ainsi que d'honnêtes époux se conduisent? Je vous renonce pour ma sœur, & rougis de votre alliance... Si ces *beaux procédés* se glissent parmi nous, adieu la nation, *Lilliput* est perdue. Pour moi, du moment où je m'en appercevrai, je m'embarque aussi-tôt; j'ouvre tous mes bas-bords, je remplis d'eau ma grande calle, & je meurs avec l'honneur, la vertu & la liberté de ma patrie. (*Il sort*)

FRIPPEREL.

Quel sauvage! Ah, ma chère femme! vos *sentimens délicats* m'attachent à vous par de nouveaux liens.

Lady FLIMNAP.

Une indifférence mutuelle fera notre bonheur.

FLIMNAP.

L'amour conjugal est le partage du peuple. Les grands sont au-dessus de l'usage & des loix: la moindre gêne les effarouche, & la liberté dans les mœurs est la marque distinctive d'un homme de qualité.

FIN.

HIGH

MISS IN HER TEENS,

OU

LA FILLE

DE QUINZE ANS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

Par DAVID GARRICK, Ecuyer.

Représentée, pour la première fois, sur le Théatre Royal de Covent-Garden, l'année 1747.

AVERTISSEMENT

Par M. Garrick.

LE sujet de cette pièce est pris de la *Parisienne* de Dancourt. En comparant ces deux Comédies, le Lecteur sera à portée de juger du caractère national auquel un Auteur est obligé de se conformer, s'il veut réussir à plaire au public pour lequel il écrit. La *Fille de quinze ans* a eu le plus grand succès, & continue d'être jouée avec les mêmes applaudissemens.

ACTEURS.

Sir SIMON LOVEIT.

Le Capitaine LOVEIT, fils de Sir Simon ; & amant de Miss Biddy.

FRIBBLE, Amant languissant.

FLASH, fanfaron.

PUFF, Valet de Loveit.

JASPER, Valet de Sir Simon.

Mistriss BELLAIR, tante de Miss Biddy.

Miss BIDDY BELLAIR.

TAG, Suivante de Miss Biddy.

La Scène est à Londres.

Digitized by Google

LA FILLE
DE QUINZE ANS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une rue de Londres.

SCENE PREMIERE.

Le Capitaine LOVEIT, PUFF, *en uniforme.*

LOVEIT.

Voici bien l'endroit indiqué ; mais si nous n'avons pas d'autres renseignemens, toutes nos peines sont inutiles.

PUFF.

Comment faire, Monsieur? — Considérez qu'un homme marié ne supporte pas aussi aisément que vous les fatigues d'un voyage. — Je vous prie de me dire, Monsieur, pourquoi nous avons quitté si brusquement l'armée? A peine m'avez-vous laissé le temps de garnir ma valise: toute notre cargaison consiste en six chemises, & un habit d'uniforme.

LOVEIT.

Du moment où l'on m'a accordé un congé, toutes les minutes devenoient des siècles, jusqu'à l'instant où j'arriverois au lieu charmant, où j'ai vu pour la première fois l'objet de tous mes vœux.

PUFF.

Quinze mille livres sterling de dot sont un objet fort intéressant. — Mais, Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de me dire que vos succès futurs dépendent de mon intelligence: il faut m'instruire de toutes les particularités de cette intrigue, si vous voulez que je vous y sois utile.

LOVEIT.

Cela est juste. — Il y a six mois que j'ai quitté l'université: mon père, plus avare de son argent que de sa tendresse, refusa de m'assurer une pension alimentaire.....

PUFF.

Le mien avoit le même défaut.

LOVEIT.

La guerre se déclara : j'embrassai le parti des armes ; mais avant de joindre mon régiment qui avoit ordre de marcher, je fis avec un ami de collège, un petit voyage en *Berkshire*....

PUFF.

J'entends; quelque petite partie de plaisir avant de vous faire tuer.

LOVEIT.

Pendant mon séjour dans la province, j'y fis la connoissance de la jeune beauté qui m'attache à son char : elle venoit d'achever sa première éducation ; son âge, son innocence, la simplicité de ses mœurs, une certaine vivacité mêlée à tout cela, m'enflâmèrent du premier instant où je la vis....

PUFF.

J'étois de même à votre âge, rien ne me faisoit tourner la tête. — Mais vous saviez aussi sans doute qu'elle étoit riche ?

LOVEIT.

Oh ! point du tout.

PUFF.

Ah ! fi ! Monsieur ! Pure folie, Monsieur. Mais continuez.

LOVEIT.

Je complottai avec mon ami de m'introduire chez elle, sous le nom de *Rodophil*. La tante & la nièce me reçurent à merveille; mais, au bout de trois semaines, l'honneur m'appella en Flandres.

PUFF.

Cette séparation fut sans doute bien touchante?

LOVEIT.

Je ne l'oublierai jamais: nous nous jurâmes une constance éternelle, & je lui promis bien de revenir à la première occasion. — J'ai tenu parole, mais je sais qu'elles venoient de quitter la campagne, & qu'elles s'étoient rendues à Londres, où elles habitent, dit-on, ce quartier.

PUFF.

A merveille. — Il s'agit à présent de me communiquer vos projets pour l'avenir.

LOVEIT.

Mon père demeure dans le voisinage; s'il apprend que je suis de retour, me voilà perdu. — Il ignore que tu m'appartiens. Informe-toi de ma maîtresse, tu viendras m'instruire de tes succès à l'auberge où nous sommes convenus d'aller loger.

PUFF.

Je vous réponds, Monsieur, qu'elle ne m'échap-

pera pas. Je ferai si bonne garde, j'examinerai avec tant de soin les passans, que... Mais j'ai oublié son nom.

LOVEIT.

Miss Biddy Bellair...

PUFF.

Jeune beauté remplie de mérite, puisqu'elle a quinze mille livres sterling de dot. Ho ! je m'en souviendrai. — Un mot, Monsieur !

LOVEIT.

Que me veux-tu ?

PUFF.

Rappellons-nous que ma femme est ici, que je l'ai quittée assez brusquement, & qu'il seroit décent de m'informer d'elle avant toute autre chose... Enfin, je serois bien aise de savoir si elle est morte.

LOVEIT.

Tous les momens me sont précieux, le moindre delai peut m'être fatal. Tu songeras un autre jour à tes affaires. Adieu. (*Il sort*)

PUFF.

Les jeunes gens ont le diable au corps, il faut que tout leur cède : mais je l'attraperai bien ; je tâcherai de faire d'une pierre deux coups. — Il est poſſible que je rencontre ma chaste moitié

chemin faisant, &... Mais que vois-je là-bas ? — Parbleu, je ne n'ai pas la berlue — C'est lui-même...

SCENE II.

PUFF, JASPER, *sortant d'une maison.*

PUFF.

HÉ, bon jour, mon ancien ami...

JASPER.

Quoi, Puff, c'eſt toi...

PUFF, *en l'embrassant.*

Tu me parois aussi bon vivant qu'autrefois. — Morbleu, mon ami, tu n'es pas changé. — Quelles sont tes amours actuels ? Combien as-tu de maîtresses ? — Quels maris font des vœux contre toi ?

JASPER.

La guerre affame les hommes comme les bourses. Tu conçois bien, mon ami, que je n'ai pas chaumé de bonnes fortunes. — Ecoute, Puff...

PUFF.

Parle bas, je suis *incognito.*

JASPER.

On le voit à ta toilette ; tu es aussi négligé dans

ta parure qu'*incognito* dans tes dignités. — A qui fais-tu à présent l'honneur de prodiguer tes talens? Tu sembles revenir de la guerre?

PUFF.

Oui, mon ami, il y fait diablement chaud : le feu & la fumée du canon ternissent le lustre des habits ; &, quand on revient de l'armée, on a l'air d'une friperie ambulante. — Pour toi, mon cher Jasper, tu es frais & dispos : je pense que tu demeure dans la maison d'où je t'ai vu sortir.

JASPER.

Oui, & non : j'y passe, il est vrai, une grande partie de mon temps. Je sers depuis deux mois un vieux Gentilhomme, qui m'a vêtu élégamment comme tu vois, parce qu'il est amoureux...

PUFF.

C'eſt quelque faux appétit, ou bien c'est une seconde enfance. — Mais quelle est la belle qui réchauffe son cœur?

JASPER.

Une fille de quinze ans...

PUFF.

Il radotte...

JASPER.

Il joue, il pleure, il danse & rit avec elle, l'appelle sa chère, sa tendre Biddy...

PUFF.

Qui nommes-tu là ?

JASPER.

Miss Biddy Bellair.

PUFF, *à part.*

Grand merci à mon heureuse étoile ! (*haut*) — Je la connois, c'est une fille de condition, riche. — A quand la noce ?

JASPER.

Là, là, doucement : quoique la tante, femme sage & prudente, favorise cet hymen, Miss n'y est pas encore bien disposée. — Et Dieu sait comme tout cela finira : je voudrois cependant qu'elle se décidât ; car mon sort dépend du sien.

PUFF.

Comment diable, est-ce que tu serois dans l'intention de te marier ?

JASPER.

Peut-être.

PUFF.

Avec qui ?

JASPER.

Avec sa suivante : c'est une femme fort honnête que son coquin de mari a quittée pour être soldat : mais nous espérons qu'à la fin de la campagne, un bon certificat nous annoncera sa mort, &, si

les boulets de canon l'ont épargné, nous trouverons d'autres moyens pour rompre ce mariage.

PUFF.

Ah, mon ami, tu ne sais pas ce que tu désires: j'ai courbé la tête pendant deux ans sous ce joug importun.

JASPER.

Nous verrons. — Adieu. Mon maître attend une réponse de sa *raisonnable* maîtresse...

PUFF.

Et moi, les arrérages de notre Commissaire. — Viens me voir, je loge au *George* dans *Tilt-Yard.* (1). Adieu, jusqu'au revoir.

(*Jasper sort*)

PUFF.

Nous sommes aussi fourbes & aussi polis que nos maîtres. Je déteste cet homme, il ne m'aime pas, & cependant nous nous embrassons. — Allons trouver mon maître. (*Il fait quelques pas, puis s'arrête*) — O ciel, c'est ma femme..... Morbleu, c'est elle-même!.. Comment faire pour l'éviter?

(1) *Tilt-Yard*, cour des *Tournois*.

SCENE III.

PUFF, TAG.

TAG *à part, en s'approchant de Puff.*

JE ne me trompe pas. — Je reconnoîtrois le coquin de mille lieues. — Il faut mettre son effronterie à l'épreuve.

PUFF, *à part.*

Je suis tout en nage !

TAG.

Oserois-je vous prier, Monsieur ?..

PUFF.

Hà, la bonne femme ! je n'ai rien à vous donner...

TAG.

S'il vous plaisoit de tourner la tête de mon côté...

PUFF.

Allez, vous dis-je : l'Angleterre est dévorée par les mendians.

TAG *lui saisit le bras.*

Traître ! perfide ! d'ou viens-tu ? Je ne suis pas la dupe de ta ruse...

PUFF, *en la repoussant.*

A la garde ! à la garde ! on vole dans mes poches...

TAG.

Tais-toi, ou je vais soulever tout le quartier ; & te faire aller à *New-Gate* (1).

PUFF.

Quoi, c'est toi, ma chère femme ? Ah !.. viens ; vole dans mes bras, le Ciel récompense enfin tous mes travaux : « J'ai erré comme Achille après la » chaste Pénélope ; les Dieux m'ont enfin conduit » dans ce port fortuné ». (*Il l'embrasse*)

TAG.

Il a perdu l'esprit ! Dis-moi donc : d'où viens-tu ? Pourquoi m'as-tu quittée ? Où as-tu été pendant six mois ?

PUFF.

J'en réserve le récit pour cet hiver au coin du feu. — Qu'il te suffise de savoir maintenant que mon cœur, brûlant pour la gloire, m'a conduit en Flandres, que j'y ai cueilli des lauriers...

TAG.

Des lauriers ! Il valoit mieux t'occuper à me donner du pain.

(1) Prison criminelle.

PUFF.

Ma conscience m'a souvent reproché cet excès de valeur. — Mais l'honneur, ma femme! Tu vois que je me suis distingué. (*Il montre son uniforme*) J'ai eu le bonheur de servir un fort aimable maître, & nous sommes revenus pous nous livrer à des passions plus paisibles.

TAG.

Ne crois pas m'appaiser à si bon marché. — Que m'apportes-tu?

PUFF.

De la gloire & beaucoup d'amour.

TAG.

Je t'arracherois volontiers les yeux.

PUFF.

Paix, ou je te quitte...

TAG, *en pleurant.*

Traître! forcer ta femme à servir...

PUFF.

Imbécile! ton *seigneur* & *maître* ne sert-il pas, lui? — Allons, allons, ne pleure pas: dis-moi où tu demeures, & donne-moi un bon dîner. — Tiens: (*Il l'embrasse*) — Voici mon écot payé. — Parle: où demeures-tu?

TAG,

TAG, *montrant la maison d'où étoit sorti Jasper.*

Là-bas, dans cette maison.

PUFF.

Ah ! ciel ! réjouis-toi, notre fortune est faite : je suis au courant des affaires de cette maison : apprends que mon maître épousera ta jeune maîtresse, & que nous enverrons le vieux galant à tous les diables.

TAG.

Je ne te comprends pas.

PUFF.

Va l'avertir que *Rodophil* est ici ; &, si tu ne lui vois pas monter le sang au visage, comme le mercure dans le thermomètre, dis que ton mari est un mauvais politique.

TAG.

Tu es mieux instruit que moi : il est certain que, si Miss consentoit à voir ton maître, nous éloignerions bientôt le protégé de sa tante.

PUFF, *en faisant quelques pas.*

Je cours l'avertir. — A propos comment se porte M. Jasper ?

TAG.

M. Jasper ? .. Que veux-tu dire : je .. je .. : je ..

PUFF.

Quand recevras-tu le certificat de ma mort ?

TAG, *à part.*

Il est sorcier.

PUFF.

Tu es une grande...

TAG.

Si tu grondes, je...

PUFF.

N'en parlons plus : remercions le hasard à qui je dois mon bonheur bien plus qu'à ta tendresse...

(*Mistriss Bellair, derrière les coulisses*)

Tag ! Tag ! — Où êtes-vous ?

TAG.

Me voici, Madame : c'est la tante : va, cours, cours chez ton maître, je préparerai toutes choses pour sa réception...

PUFF, *en sortant.*

Et moi, je t'apporterai le certificat en question...

(*Tag sort de son côté*)

SCENE IV.

Le Théatre représente une chambre dans la maison de Mistriss Bellair.

Mistriss BELLAIR, TAG.

M. BELLAIR.

AVEC qui parliez-vous là ?

TAG.

Avec un de mes cousins, qui m'apportoit des nouvelles de ma tante.

M. BELLAIR.

Où est ma nièce ?

TAG.

Dans son appartement. Ah, Madame ! elle est bien triste depuis quelque temps : en devinez-vous la cause ?

M. BELLAIR.

Il est assez naturel qu'on réfléchisse à la veille d'un mariage...

TAG.

Sur-tout lorsqu'on épouse un homme de soixante-cinq ans...

M. BELLAIR.

Il n'en a que cinquante-cinq.

TAG.

Il vous trompe, Madame.

M. BELLAIR.

A l'âge de ma nièce, on ignore l'inconvénient de la vieillesse ; cependant, je ne la forcerai pas sur le choix d'un époux. Mais elle est si simple !

TAG.

Ne vous y fiez pas, Madame : j'étois de même à son âge ; mais, comme dit le proverbe : « l'expé- » rience est un grand maître ». Quoique vous ne vous soyez jamais mariée, vous savez qu'il y a une grande différence...

M. BELLAIR.

Entre une fortune médiocre & un bien immense : mais Biddy ne peut avoir les mêmes motifs : à quinze ans, on est bien innocent...

TAG.

C'est le moment le plus critique, Madame. — Je m'apperçois qu'elle ne mange ni ne dort : elle passe des nuits entières à contempler la lune ; ces symptômes annoncent bien des choses.

M. BELLAIR.

Vous m'alarmez !

TAG.

Ah, Madame ! si vous la mariez à un vieillard, je tremble pour les suites.

M. BELLAIR.

Votre propos m'offense.

TAG.

Vous le verrez, Madame. Pour moi, si j'épousois Sir Simon, je ne répondrois pas...

M. BELLAIR.

Eh bien, à la bonne heure. Pour éviter de pareils inconvéniens, j'attendrai quelqu'autre occasion pour l'établir. — Je vais chez mon Notaire, tâchez de découvrir la cause de son chagrin, vous m'en instruirez à mon retour. (*Elle sort*)

TAG.

Quel prodige ! être fille à soixante ans, & n'en avoir pas les défauts ! — Mais voici ma petite pupille.

SCENE V.

TAG, Miss BIDDY.

MISS, *à part.*

JI je me tais, je suis perdue : hélas ! à qui oserai-je confier ce secret ? (*elle soupire.* (*à Tag*) Ma tante est donc allée chez son Notaire ? Hélas !

TAG.

Pourquoi soupirez-vous, Miss?

MISS.

Qui, moi? — Je ne soupire pas. (*elle soupire de nouveau*)

TAG.

Donnez l'essor à votre chagrin. Il n'y a point de poison égal aux soupirs étouffés. Vous avez quelque chose dans ce petit cœur qui cherche à se communiquer.

MISS.

Je ne vous comprends pas, ma bonne.

TAG.

Moi, je vous devine, Miss; mais vous craignez de parler. Confiez-moi vos peines, j'y porterai peut-être un prompt remède...

MISS, *en soupirant.*

Ah, ma chère Tag! vous n'en avez pas le pouvoir...

TAG.

Plus que vous ne pensez. — Par exemple, si vous n'aimiez pas Sir Simon Loveit, je pourrois faire rompre cet hymen...

MISS.

A vous parler vrai, je ne me soucie pas beaucoup de me marier...

TAG.

Avec lui, n'est-ce pas ? — Soyez franche, mon enfant.

MISS.

Faites-moi des questions, & j'y répondrai; car je n'oserois jamais parler la première.

TAG.

Soit. — Préférez-vous quelqu'autre ?

MISS.

Hélas !

TAG.

Je vous devine.

MISS.

Tenez, ma bonne, chaque fois que je dirai *hélas*; cela voudra dire *oui*.

TAG.

Fort bien. — Celui que vous préférez est sans doute jeune & joli ?

MISS.

Hélas !

TAG.

S'il étoit votre époux, vous seriez plus gaie & plus contente ?

MISS.

Hélas ! hélas !

TAG.

Tant mieux. — Souvenez-vous de ce proverbe;

Miss : « Je vous ai mouillé les pieds, plongez le » corps, & vous vous guérirez ».

MISS. (*Elle fait un grand soupir*)

Hé... las ! — Aidez-moi promptement.

TAG.

Combien de temps y a-t-il que vous avez reçu des nouvelles de votre amoureux ?

MISS.

Je n'en ai pas eu depuis son départ pour la Flandre.

TAG.

Pourquoi cela ?

MISS.

Ecoutez, ma bonne : je craignois que ses lettres ne tombassent entre les mains de ma tante. — Mais ce n'est pas tout : j'avois encore d'autres raisons pour ne pas les désirer.

TAG.

Lesquelles ?

MISS.

Si je lui avois écrit, j'aurois été obligée de lui promettre de la constance ; &, si j'y eusse manqué, il m'auroit accusée d'être légère, & peut-être même il m'auroit accusée de coquetterie.

TAG, *à part.*

L'aimable simplicité ! (*haut*) Nous n'avez pas l'intention de lui être infidelle ?

MISS.

Vraiment non : je le préfère aux autres.

TAG.

Comment aux autres !.. Vous avez donc plusieurs amoureux ?

MISS.

Hé, ma bonne ! ne me faites pas d'autres questions.

TAG.

Si vous ne me faites que des demi-confidences, je ne puis pas vous servir... Cela n'est pas bien, Miss.

MISS.

Ne me grondez pas, & je vous dirai tout. — Lorsque mon amoureux de Berkshire partit, je fus très-chagrine ; &, pour dissiper mes ennuis, j'ai permis à deux autres hommes de me faire la cour.

TAG, *à part.*

Cela n'est pas mal-adroit.

MISS.

L'un est un fort bel homme, mais il se fâche pour un rien ; il se nomme le Capitaine Flash, & ne parle jamais que de batailles & de guerre ; il se croit bien sûr de mon cœur, & ne vois pas que je me moque de lui. Il m'a demandé la per-

mission de venir ici cet après-dîner; j'y ai consenti, & je le recevrai pendant que ma tante dormira.

TAG, *à part.*

A merveille, Miss! (*haut*) Et l'autre amoureux...

MISS, *en riant.*

C'est bien différent. Il a la voix d'une femme; il porte toujours des gants blancs, & est aux petits soins avec moi : mais, quoiqu'il soit fort joli, fort complaisant, & qu'il m'admire en toutes choses, il m'ennuie. Il choisit la couleur de mes rubans, il connoît les plus fameuses marchandes de modes, me donne des recettes pour composer des pâtes pour les mains, joue avec mon éventail, m'enseigne où l'on trouve le meilleur thé; montre ses dents quand il parle, « comme cela » (*elle fait la grimace*) & puis s'écrie : « En vérité, » Miss Biddy, vous ferez le malheur de ma vie ». — Ha, ha, ha!

TAG *rit.*

Quel dommage! — Comment se nomme ce charmant objet?

MISS.

M. *Fribble.* — Vous le verrez cet après-dîner; car je n'ai pas songé que j'avois donné un rendez-vous au premier; je ne sais trop s'il faut le re-

cevoir, mais vous m'aiderez à me tirer d'affaire, n'est-ce pas ?

TAG.

Et si, pendant ces entrefaites, votre favori arrivoit...

MISS.

Ho ! je renverrois bientôt les autres.

TAG.

Mais comment appelle-t-on ce favori ?

MISS.

Son nom commence par un *R*...

TAG.

Je gage que c'est le petit *Rodophil*...

MISS, *d'un air effrayé.*

Ah, ma bonne ! vous êtes sorcière.

TAG.

Vous l'avez dit, mon enfant ; &, si vous voulez, je vous dirai votre *bonne fortune.* (*elle lui prend la main*) — « M. *Rodophil* est arrivé de » l'armée pour vous voir, & sera chez vous avant » la fin du jour ».

MISS.

Ah, ma chère petite Tag, vous me faites peur ! & cependant vous me faites bien du plaisir.

TAG.

Je veux vous tirer d'embarras. Apprenez que mon mari sert votre *céladon*, qu'ils sont arrivés ce matin, & que le pauvre M. Rodophil se meurt d'envie de vous voir.

MISS.

Ah, ma bonne, ma chère petite amie ! vous me faites tourner la tête : je ne sais ce que je fais ni ce que je dis : je me trouverai mal d'inquiétude. Quand le verrai-je ? — Ah ciel ! — Je voudrois, pour tout au monde, avoir mis mon nouveau chapeau !

TAG.

Vous êtes très-bien coëffée.

MISS.

Je mettrai une petite mouche sous l'œil gauche ; & me poudrerai les cheveux.

TAG.

Avant de songer à ta toilette, il faut dîner.

MISS.

Non, non, je n'ai pas faim : le cœur me bat, les oreilles me tintent, j'ai le visage tout en feu, je tremble comme je ne sais quoi... Ho ! je vais bien vîte consulter mon miroir, car je sens que je suis rouge à faire peur. (*Elle sort*)

TAG.

Son cœur d'accord avec la nature, ignore encore l'artifice ! & mon protégé l'emportera.

(*Elle sort*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Miss BIDDY, le Capitaine LOVEIT, TAG, PUFF.

LOVEIT.

QUEL bonheur ! j'arrive dans un moment aussi critique, & je vous trouve constante.

MISS.

Si j'étois sûr de votre cœur, rien au monde ne me feroit changer.

PUFF.

J'en réponds, Miss.

TAG.

Votre tante convaincue par mes argumens, est passée de nouveau chez son Notaire pour y suspendre tous les écrits, & elle vous permet même de congédier Sir Simon, & toutes ses prétentions.

LOVEIT.

Je me charge du message.

TAG.

Nous vous emploierons au besoin.

MISS.

Voici l'heure où il se rend ordinairement ici ; passez avec votre laquais dans ma chambre, jusqu'à ce que j'aie donné congé à ce vieux prétendant. Ne vous impatientez pas...

LOVEIT.

L'attente d'un prix si flatteur me rend docile à tous vos ordres. (*il lui baise la main*) Allons à notre poste.

TAG, *à Puff.*

Quand je t'aurai sous la clef, je te ferai bientôt entendre raison.

PUFF.

As-tu préparé tes habits de noces ? Le certificat ne tardera pas à venir.

TAG.

Allons, allons, mon Capitaine, marchons.

(*Ils sortent avec Tag. Miss les accompagne jusqu'à l'entrée des coulisses, puis revient*)

MISS.

J'avois peur que mes deux autres amoureux ne fussent déjà ici. — Quoique j'aime *Rodophil*, je ne voudrois cependant point déplaire à ceux-ci.

— Comment faire ? Il faut cependant trouver un moyen de les congédier honnêtement. Suscitons une dispute. — L'idée est heureuse : — ils ne se battront pas, & j'aurai là un prétexte pour refuser les hommages d'un poltron. Si au contraire la querelle prend feu, l'un des deux succombera, & l'autre sera forcé de s'enfuir. — Croiroit-on qu'à mon âge on peut avoir tant d'esprit ?

SCENE II.

Miss BIDDY, TAG.

MISS.

SONT-ILS en sûreté ?

TAG.

Je vous en réponds : voilà la clef.

MISS.

Avez-vous eu soin d'empêcher qu'ils ne s'ennuient ?

TAG.

J'ai donné au Capitaine une paire de vos vieux gants, c'est un trésor pour lui, & mon digne époux se distrait avec un pâté de perdrix.

MISS.

Fort bien. Mais que ferons-nous du premier qui viendra au rendez-vous ?

TAG.

TAG.

Si M. *Fribble* est le plus empressé, nous l'enfermerons dans le cabinet de Miss Bellair; elle a une grande provision de confitures, il pourra nous donner quelques remarques sur la meilleure manière de faire les gelées.

MISS.

Dès que l'un des deux sera ici, vous ferez sentinelle à la fenêtre, & m'avertirez quand l'autre approchera de la maison; vous n'avez qu'à dire que c'est ma tante, il sera trop heureux de se sauver.

TAG.

Comptez sur ma vigilance. Mais voici le moment d'en faire usage, j'apperçois quelqu'un qui s'avance vers nous.

MISS.

C'est M. Fribble.

SCENE III.

Miss BIDDY, TAG, FRIBBLE;
il entre lentement.

FRIBBLE.

J'ESPÈRE, Mademoiselle, que mon apparition n'a point été trop subite ? J'eusse été plutôt à vos ordres, sans un accident effroyable qui a manqué de m'évanouir.

MISS.

Je vous trouve singulièrement changé, vous êtes pâle comme un malade. — Allez, Tag, exécuter ma commission.

TAG.

Fort bien, Miss. (*Elle sort*)

MISS.

Ma tante ignore que vous êtes chez moi, il seroit fâcheux qu'elle vous y vît, & sans son aveu... Tag vous avertira de son retour.

FRIBBLE.

Votre prévoyance, Miss, égale votre beauté : permettez que je baise ces mains que j'appelle divines, sans faire de tort néanmoins à votre esprit.

MISS, *à part.*

L'ennuyeux personnage ! (*haut*) Ah ciel ! qu'avez-vous à la main ? Est-ce une suite de votre accident ?

FRIBBLE.

La belle ame ! — Je vais tâcher de calmer un peu mes sens, pour vous en faire dignement le récit. — Hem : — avant tout, permettez-moi, Miss, de vous présenter un petit pot de pommade pour les lèvres : elle est parfaite; mon valet-de-chambre l'a composée ce matin avec de la conserve de roses, de la cire vierge, & de l'extrait de lys d'eau.

MISS.

Je n'en ai pas besoin, Monsieur : — quand mes lèvres sont pâles, je les mords pour les faire rougir.

FRIBBLE.

Je connois cette recette, & m'en sers quelquefois : mais cette pommade-ci, outre sa couleur vermeille, donne une fraîcheur charmante. (*il se met à genoux, & lui présente le pot de pommade*) Souffrez que je vous fasse une offrande à genoux.

MISS.

Vous êtes trop séduisant, Monsieur. (*à part*) Je voudrois le voir bien loin d'ici.

FRIBBLE.

Maintenant, revenons au récit de mon accident.

— Vous en frémirez. — Excusez si je prends la liberté de paroître devant vous avec une main enveloppée. (*Il la salue*)

MISS, *en lui faisant la révérence.*

Je m'intéresse à votre malheur.

FRIBBLE, *en saluant de nouveau.*

Ah, Miss ! vous êtes bien bonne. — Hem : — il faut que vous sachiez, Miss, qu'il n'est pas d'animal qui m'inspire autant d'aversion, qu'un cocher de fiacre. — Comme je sortois de chez moi, un de ces faquins se présente, & me demande : « Monsieur a-t-il besoin de moi ? » — Je lui réplique fort poliment : « Non pas » pour le moment, mon ami ». — Ho, me dit-il, « je vous conduirai vous & votre *poupée*, (*il montroit Mistriss Magery, ma ménagère*) » je vous conduirai, dit-il, à un prix raisonnable ». A ce propos insolent, tous les autres cochers font un éclat de rire. Je me retourne, je le menace de la main, comme cela : — (*il fait signe de la main*) il lève son fouet, me touche l'ongle du petit doigt, je tombe, je m'évanouis, on m'apporte du secours ; mais on me vole ma bourse, mon petit flacon, mes ciseaux, & ma pelotte.

MISS, *à part.* (*Elle rit*)

Le pauvre homme ! (*haut*) Asseyez-vous,

Monsieur : cet accident doit vous avoir causé une grande révolution. — J'espère qu'il n'y a aucun danger pour votre main. (*Ils s'asseyent*)

FRIBBLE.

Ne vous alarmez pas : je me coucherai de bonne heure, je prendrai un lait de poule, quelques grains de *manne ;* & demain matin, au moyen d'une transpiration douce pendant la nuit, je serai rétabli de cette incommodité.

MISS.

Ne m'avez-vous pas dit qu'on vous avoit volé une pelotte ?

IBBLE.

Oui, Miss.

MISS.

Quel usage en faites-vous ?

FRIBBLE.

Nous avons un *club*, où nous nous assemblons trois fois la semaine ; il est composé de jeunes gens aussi honnêtes que moi : nous prenons le thé, nous nous occupons des nouvelles du jour, nous inventons des modes pour les dames ; chacun fait un modèle en papier, & la pluralité des voix décide du sort de ces productions délicates. — Ces franges que vous portez au bas de votre jupon, ont été inventées chez nous ; nous sommes aussi les auteurs du filet.

MISS.

Comment nommez-vous les membres de cet intéressant *club* ?

FRIBBLE.

MM. Philip *Whiffle* (1) : James *Wag-Tail* (2) : Lord *Trip* (3) : Billy *Dimple* (4) : Sir Dilberry *Diddle*, & votre très-humble serviteur. L'assemblée se tient dans une de nos maisons.

MISS.

Elle me paroît très-bien composée.

FRIBBLE.

Nous avons essuyé un jour un terrible assaut : trois femmes d'une classe que je ne vous nommerai pas, entrèrent au moment où nous discutions sur une nouvelle parure ; elles étoient ivres, cassèrent les glaces, les porcelaines, &, après nous avoir *assassinés* par leurs propos, prirent le bassin à barbe du maître du logis, en frappèrent & égratignèrent si cruellement le visage du pauvre Whiffle, qu'il en a gardé le lit pendant six semaines.

MISS.

Jalouses de votre bonheur, elles ont voulu vous

(1) Chétif.
(2) Hoche-queue.
(3) Faux-pas.
(4) Fossette.

en punir. Si vous êtes si heureux dans votre état de garçon, les femmes soupireront inutilement pour vous.

FRIBBLE.

Notre société me fait la guerre sur la passion que vous m'inspirez. Hà, hà, hà!

MISS.

Comment traiterez-vous votre femme?

FRIBBLE.

J'aurai soin du ménage, je peignerai les chiens; j'habillerai les enfans, je préparerai le thé; &, quoique je ne sois qu'un membre de la Chambre des Communes, ma femme sera plus heureuse que celle d'un *Pair*: elle ne s'occupera qu'à manger, boire, dormir, jouer, & gronder ses gens.

MISS.

Quel bonheur!

FRIBBLE.

Permettez-moi de m'expliquer avec vous...

MISS.

Ha, ha, ha!

FRIBBLE. (*Il lui donne un petit coup sur la main*)

Ne soyez donc pas si sérieuse, petite méchante. — Ne faites pas la cruelle; la délicatesse de mes nerfs ne supporteroit jamais vos rigueurs.

MISS.

Que voulez-vous que je fasse ?

FRIBBLE.

Ne me regardez pas ainsi : je pourrois oublier la décence, & vous embrasser.

MISS.

Où sont les vers que vous m'avez faits ?

FRIBBLE.

Les voici : je me flatte qu'ils auront le bonheur de vous plaire.

MISS.

J'en suis convaincue. (*Elle fait la révérence*)

FRIBBLE.

Vous êtes mal coëffée ; quand nous serons mariés, je vous coëfferai...

MISS.

Oui, oui, en attendant, lisez vos vers.

FRIBBLE.

Je vous obéis. — Hem : — William Fribble, Ecuyer, à Miss Biddy Bellair. — Salut. « J'étois » plus froid que la glace, mais vos beaux yeux » ont réchauffé mon cœur : ce pauvre cœur se » dégêle la nuit par des songes, & le jour par » des soupirs : l'amour vertueux m'anime de ses » feux, il n'aspire qu'à partager les délices de

» votre esprit : jouissons-en tranquillement, & » méprisons les aîles & les traits du petit fripon ». Comment les trouvez-vous ?

MISS. (*Elle rit*)

Admirables : mais je ne les comprends pas.

FRIBBLE.

Pour mieux les goûter, il faut les entendre chanter. — Là : là : je suis très-enrhumé : j'ai composé la musique que vous allez entendre ; mais l'air n'y fait rien ; le principal, c'est le goût avec lequel je chante. (*Il chante*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, TAG, *accourant très-vîte.*

TAG.

Miss ! Miss ! voici Madame votre tante.

FRIBBLE.

Que vais-je devenir ? . .

MISS.

Cachons bien vîte Monsieur. . :

FRIBBLE.

Par-tout où vous voudrez, pourvu que l'en-

droit soit propre, & que je n'y gâte pas mon habit.

MISS.

Mettons-le dans le cabinet aux confitures...

FRIBBLE.

J'espère qu'il est parqueté, car je crains l'humidité...

TAG.

Il ne faut pas être si délicat...

FRIBBLE.

Ah ciel! je mourrerai : où est mon mouchoir de batiste? (*Il noue son mouchoir autour de son col*) — Préparons mon flacon de sel volatil, j'aurai certainement des vapeurs. (*Il sort avec Tag, qui retourne l'instant d'après*)

MISS.

Etoit-ce véritablement ma tante?

TAG.

Non, c'est sans doute M. *Flash* : sa démarche guerrière & sa cocarde me l'ont fait reconnoître. — Qu'en ferons-nous?

MISS.

Je veux éprouver son courage; mais il faudra me seconder.

TAG.

Paix; le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, le Capitaine FLASH.

FLASH.

VOUS voyez, mon ange, que je suis exact au rendez-vous. — Quoi ! avec votre suivante ! — Oh ! j'ai perdu la citadelle, si je ne parviens à suborner le gouverneur. — Je n'ai pas un shelling à lui donner, & la mine sera éventée.

MISS.

Ne craignez rien, Monsieur ; Mistris Tag est mon amie.

FLASH.

Tant mieux. (*à part*) Par conséquent elle n'est pas la mienne. — (*haut*) Puisque vous savez de quoi il s'agit, vous pouvez servir de témoin, & nous fixerons tout de suite le jour du mariage.

TAG.

Vous m'étonnez, Monsieur.

FLASH, *à Tag.*

Qu'avez-vous à répliquer, Mademoiselle ?

MISS.

Parlez plus bas, vous réveillerez ma tante.

FLASH.

Quel mal y a-t-il à cela ?

MISS.

Elle mourra de frayeur, si elle vous entend.

FLASH, *d'un air suffisant.*

Tout au contraire, elle se rendra bientôt ici; & ne sera pas fâchée d'y rencontrer..... ma figure.

TAG, *ironiquement.*

Avec tant de modestie, quelles sont les prétentions de Monsieur?

FLASH.

Celles de posséder la meilleure épée des trois royaumes, d'être vivement épris des charmes de Miss Biddy, & de faire valoir sa promesse en ma faveur, envers & contre tous ceux qui ne pourront pas produire de meilleurs titres que les miens.

MISS, *bas à Tag.*

Il se fâche: tâchez de le calmer.

TAG.

Modérez-vous, Monsieur, & soyez plus raisonnable.....

FLASH.

Je n'écoute jamais d'autres conseils que ceux-ci. (*Il tire l'épée*) — Ah, ah! mon meilleur argument est quarte en dessus; & si l'on me réplique, (*il allonge une botte*) ah, ah! voilà ma réponse: si

mon rival me perce la poittine ou le cœur, mon sang & ma maîtresse lui appartiennent.

MISS.

Ah ! Monsieur, n'achevez pas.

TAG.

Vous l'effrayez.

FLASH.

Je ne connois que les armes. — J'ai fait mes études dans le livre du destin, & le champ de Mars fut mon université. J'ai suivi les LECTURES du *Prince Charles* sur le Rhin, & *Bathiani* fut mon *recteur* sur les bords du *Pô :* enfin j'ai reçu toutes mes instructions de la bouche du canon, & ne m'épouvante pas au bruit d'une bombe.

MISS, *bas à Flash.*

Faites-moi le plaisir de vous retirer : je vous avertirai de revenir quand ma tante & Tag seront sorties.

FLASH, *haut.*

Si j'avois la fantaisie de vous désobéir, votre tante & vous seriez désolées de perdre un aussi bon parti que moi. — Je suis franc & honnête ; la gloire est mon seul guide, (*en mettant sa main sur la garde de son épée*) & je ne souffrirai jamais qu'on se moque de moi.

MISS.

Soyez moins emporté....

FLASH.

Je m'explique en peu de mots, Madame : si vous préférez quelqu'autre objet plus digne de vous, je me retire, malgré l'amour qui me dévore ; mais je jure qu'à la première occasion, je me vangerai de mon rival. (*Il fait quelques pas*)

MISS.

Arrêté ; vous pourrez vous satisfaire sur le champ.

FLASH, *criant fort haut.*

Où est-il ? — Qu'il paroisse.

TAG.

Paix : il est dans la pièce voisine.

FLASH, *en parlant fort bas.*

Mon sang bouillonne de colère. — Ah ! Miss, n'ayez pas peur....

MISS.

Je ne fus jamais plus tranquille.

FLASH.

Quoi ! vous ne craignez pas mon courroux ? Je vais l'expédier sur le champ.

TAG.

Je vais vous l'amener. (*Elle fait quelques pas*)

FLASH *l'arrête.*

Un moment : — considérez à quoi vous vous exposez.... S'il paroît, il est mort.... Il seroit plus convenable de le tuer dans la rue.... (*Il fait quelques pas*)

MISS *l'arrête par un bras, & Tag de l'autre.*

Non, non.....

TAG.

Il faut nous régaler de cette petite fête.:::

(*Elle sort*)

MISS.

Ce triomphe vous assurera mon cœur pour la vie.

FLASH, *à part.*

Je suis dans un bel embarras.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, TAG *conduit Fribble par la main.*

MISS, *à Flash.*

VOICI votre rival.

TAG, *bas à Fribble.*

Courage; il n'est pas dangereux.

FRIBBLE, *bas à Tag.*

Vous ne me quitterez pas au moins.

TAG.

Non; non.

FLASH, *à part.*

Son maintien me rassure; mais j'éviterai d'être l'agresseur.

TAG, *à Fribble.*

Parlez donc.

FRIBBLE, *d'un air timide.*

Hem: — Mistriss Tag m'a instruit, Monsieur. — Hem: — que vous voulez.... me parler. — Corbleu, Monsieur. (*Il s'éloigne*)

FLASH.

Je parlerai ou me tairai, Monsieur... s'il me plaît.

plaît. — Parbleu, Monsieur... (*Il passe vîte du côté opposé*)

MISS.

Allons, Messieurs, expliquez-vous ensemble.

TAG, *bas à Fribble.*

Il vous craint. (*Haut, en le poussant vers Flash*) Allez, allez donc....

FRIBBLE.

Pour l'amour du Ciel, ne me poussez pas comme cela; je serai fatigué avant de commencer. (*à Flash*) Parlons modérément, Monsieur, & je m'hasarderai à vous dire, — qu'il eût mieux vallu pour vous que vous eussiez gardé le silence.

FLASH.

Je n'en crois rien, Monsieur.

FRIBBLE *s'approche de Flash.*

Je vous soutiens le contraire, m'entendez-vous?

TAG.

A merveille....

MISS, *à Flash.*

Vous ne répondez pas: seriez-vous déjà pacifié?

FLASH *se promène à grands pas.*

Je suis calme dans mon projet, Madame.... c'est ma manière.... je ne céderai jamais mes

droits sur votre cœur. (*à Fribble*) Je voudrois vous dire un mot à l'oreille, Monsieur ?

FRIBBLE.

Expliquez-vous sans m'approcher, Monsieur. — Vous avez des prétentions qui vous coûteront cher.... Je défendrai les miennes sur le cœur de Miss, jusqu'à la dernière goute de mon sang...

FLASH. (*Il tire l'épée*)

Commençons par le répandre....

FRIBBLE, *bas à Tag.*

Appellez du secours.

TAG, *bas à Fribble.*

Il n'en est pas besoin. Tirez seulement l'épée; fâchez-vous un peu, & vous verrez.

FRIBBLE, *bas à Tag.*

Je le veux bien. (*Il tire l'épée*) (*haut*) Allons, morbleu ! avancez, barbare....

FLASH.

Avancez vous-même.... (*Ils restent en garde sans s'avancer; Miss Biddy & Tag les poussent en avant.*

MISS.

Commencez....

TAG.

Courage....

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LOVEIT, PUFF.

LOVEIT.

QUE vois-je?...

MISS.

Vos dignes rivaux, qui se disputent mon cœur, & qui n'ont pas le courage de l'obtenir : ils m'ennuient depuis deux mois avec leurs sots propos ; faites-moi le plaisir de m'en débarrasser.

LOVEIT.

De quoi s'agit-il, Messieurs ? (*Ils restent dans la même attitude*)

FLASH.

Je ne veux pas de second.

FRIBBLE.

Ne m'approchez pas, vous pourriez me blesser...

LOVEIT.

Vous l'êtes déjà. — Vîte, un Chirurgien....

FRIBBLE.

Ah, Ciel ! où m'a-t-il touché ? (*Miss & Tag rient*)

PUFF.

Ah ! Monsieur, comment pouvez-vous soutenir tant de blessures ? — Voyons : — vous en avez

quatre dans le cœur, & six dans les intestins; allez à la douzaine, & puis nous vous séparerons.

(*On rit*)

(*Fribble remet son épée dans le fourreau, sans répliquer. Loveit parle sur ces entrefaites bas avec Puff*)

PUFF, *haut.*

C'est lui-même, Monsieur.

LOVEIT, *à Flash.*

Je crois avoir eu l'honneur de vous voir en Flandres, Monsieur?

FLASH.

Cela se peut, Monsieur: j'y ai signalé mon bras....

LOVEIT.

Je m'en souviens, & vous eûtes aussi le malheur de vous égarer pendant le dernier combat...

FLASH.

On me trouva sur le champ de bataille parmi les morts.....

PUFF.

Vous vous trompez: le souffle du canon vous avoit entraîné dans un fossé, où l'on vous trouva, Monsieur, dans un état déplorable.

LOVEIT.

Ce jour glorieux vous a valu sans doute des dignités militaires?

FLASH.

Mes blessures m'ont forcé de quitter le service....

LOVEIT.

Dites plutôt que le service vous a quitté. — N'avez-vous pas honte de porter cet uniforme? Je le respecte dans le moindre soldat qui fait bien son devoir; mais je méprise les officiers qui déshonorent un état aussi distingué. — Donnez-moi cette épée.....

FLASH.

De grace, mon cher Capitaine....

LOVEIT.

Point de réplique.

FRIBBLE.

Moi, je l'assommerai de bon cœur.

LOVEIT.

Paix. (*à Flash*) Je vous ordonne de vous retirer; si jamais je vous rencontre en uniforme, vous éprouverez ma colère : changez de ton & de maintien, & recevez la récompense due à un lâche & à un fanfaron comme vous. (*Il le chasse à grands coups de pieds.*)

MISS.

Sa noblesse m'enchante.

FRIBBLE, *faisant semblant de suivre Flash.*

Cette canne achèvera la leçon....

LOVEIT *l'arrête.*

Un mot, Monsieur. — Ne tremblez pas...

FRIBBLE.

C'est que j'ai les nerfs excessivement délicats...

LOVEIT.

Vous ne méritez pas ma colère. Allez, Monsieur, gardez-vous de reparoître ici; votre *inutilité* ne vous garantiroit pas du châtiment que vous méritez.

FRIBBLE.

Je n'oublierai pas l'avis que vous avez la bonté de me donner.

(*Il sort accompagné de grands éclats de rire*)

PUFF.

Vous débarrasserai-je de vos trophées, Monsieur?

LOVEIT, *en lui donnant l'épée de Flash.*

Prenez ces armes; elles sont dues au courage & à la fidélité.

PUFF.

Ah! Monsieur, que ne vous permet-on d'en dépouiller tous les *agréables* à qui elles sont inutiles, nous aurions le plus bel arsenal de l'Europe!

MISS.

Par quel hasard êtes-vous sorti de mon appartement ?

LOVEIT.

J'ai entendu du bruit, & craignant pour vos jours, j'ai enfoncé la porte, & suis accouru à votre secours. (*Il lui baise la main*)

(*Sir Simon, derrière les coulisses*)

Miss Biddy ! — Tag ! — où êtes-vous ?

MISS.

Voilà mon vieux prétendant ; retirez-vous bien vîte. (*Loveit & Puff se retirent. Tag ouvre la porte*)

SCENE VIII.

MISS, TAG, Sir SIMON, JASPER.

Sir SIMON.

Voici une heure que nous sommes à la porte ; que faisiez-vous donc, mon enfant ?

MISS.

Je lisois une comédie, & Tag m'écoutoit....

Sir SIMON.

Quelle pièce lisez-vous, ma chère ?

MISS.

Le *Vieux garçon;* & dans le moment où vous nous avez appellées, nous étions à la scène la plus intéressante.

Sir SIMON.

Il faut renoncer à cette lecture; je ne veux pas que ma future s'occupe de romans, ils corrompent les mœurs. — Qu'est-ce que tout cela vous apprend?

MISS.

Plus de bonnes choses que vous n'imaginez.

Sir SIMON.

Ouais! je ne vous ai jamais entendu parler de la sorte. Je vois que la société de Tag ne vous convient pas.

TAG.

Quoique je sois mariée, & que j'aie passée une bonne partie de ma jeunesse chez de vieux garçons, je vous assure, Monsieur, que Miss en sait plus long que moi.

Sir SIMON, *bas à Jasper.*

Entends-tu cela, Jasper? Je suis confondu. (*haut*) — Il me paroît, Miss, que vous avez eu compagnie cet après-dîné: j'ai vu sortir un jeune homme de chez vous.

MISS.

Ah! Sir Simon, si vous aviez de bons yeux, vous en auriez vu deux.

Sir SIMON, *bas à Jasper.*

L'entends-tu, Jasper? — La tête lui tourne. — (*haut*) Chez qui ont-ils été?

MISS.

Chez moi.

Sir SIMON, *bas à Jasper.*

Ah! Jasper, je suis anéanti. — (*haut*) Qu'y venoient-ils faire?

TAG.

Malgré la simplicité de Miss, elle a le ridicule de préférer un homme de vingt-cinq ans à un homme de soixante-cinq; mais si elle vouloit suivre mes conseils, Monsieur....

Sir SIMON.

Elle ne balanceroit pas sur le choix, & me prendroit....

TAG.

Ce seroit le plus sûr moyen d'en avoir deux....

Sir SIMON.

Comprends-tu cela, Jasper?

MISS.

Ma bonne vous a dit la vérité, Monsieur. — J'avois ici tantôt mes trois amoureux; celui que

j'aime est le plus aimable & le plus brave, il a chassé les deux autres : tâchez de lui rendre la pareille, & vous obtiendrez ma main. (*Elle lui donne un coup d'éventail sur l'épaule*) Que répond mon héros ?

Sir SIMON.

Ah ! Jasper, le monde est à sa fin. — Que ferai-je, mon cher Jasper ?

JASPER.

Ma foi, Monsieur, je crois qu'il seroit prudent de « plier bagage ».

Sir SIMON.

Morbleu ! je n'en reviens pas. — Comment ; Jasper, à mon âge être joué par un enfant ? — Où est votre tante, Mademoiselle ? — Elle sera instruite de votre perfidie. — Corbleu ! — je ne me possède pas....

MISS.

Ah ! ma bonne, cherchez vîte le Capitaine que vous avez caché dans mon appartement ; voici le moment favorable pour engager Sir Simon à défeudre sa prétendue conquête.

(*Tag sort*)

Sir SIMON.

Quel dommage que mon fils ne soit pas ici ; il puniroit de la bonne manière ce jeune présomprueux.....

JASPER.

Croyez-moi, Monsieur, il est temps de nous retirer.

Sir SIMON.

Nous retirer! Non parbleu, je ne lui céderai pas : s'il fait l'insolent, embrassez ma querelle.

JASPER.

Moderez-vous, Monsieur, le voici.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, le Capitaine LOVEIT, TAG, PUFF.

LOVEIT, *d'un ton menaçant.*

RESPECTÉ, je vous prie. — Que vois-je? Ah, Ciel! c'est mon père. (*à part à Puff*) Nous sommes perdus!

PUFF *le tire par l'habit.*

Jettons-nous à ses genoux.

Sir SIMON, *d'un air étonné.*

Ai-je bien vu!...

LOVEIT, *à part à Puff.*

Il n'y a pas moyen de reculer.

PUFF, *à part à Loveit.*

Ferme, mon Capitaine.

MISS, *à part.*

Je n'y comprends rien.

Sir SIMON.

Votre serviteur, M. le Capitaine. — Je ne m'attendois pas à être supplanté par un galant comme vous.

LOVEIT.

La crainte de vous avoir déplu, Monsieur, ne me permet pas même de défendre mon innocence.

Sir SIMON.

Votre innocence! Le pauvre enfant! Monsieur quitte son régiment, renonce à l'honneur de défendre sa patrie, pour venir traverser ici les desseins de son père....

MISS.

Qu'entends-je?

Sir SIMON.

Continuez, Monsieur, vous vous rendrez célèbre: votre intention est de vous battre avec votre père; ne vous gênez pas, — votre triomphe sera facile. — Si la patrie vous déplaît, chargez-en votre digne écuyer.

PUFF.

Vous avez tort, Monsieur, de réveiller ma bravoure....

LOVEIT.

Tais-toi, maraut.

Sir SIMON.

Tu gardes le silence; tu ne sais comment excuser cette démarche.

LOVEIT.

Ah! mon père, l'amour plaide en ma faveur. Nos cœurs étoient d'accord avant mon départ, & l'absence n'a fait qu'accroître mes feux: j'ignorois vos projets, mais je me soumets à vos volontés.

MISS, *à Tag.*

Quelle éloquence, ma bonne!

Sir SIMON.

Ne rougis-tu pas d'être le rival de ton père?

LOVEIT.

C'est vous, Monsieur, qui êtes le mien: mes prétentions sont antérieures aux vôtres....

MISS.

Il a raison, car je l'ai toujours préféré.

JASPER.

Le parti le plus sage, Monsieur, est toujours celui qu'il faut prendre: vous ne feriez pas mal d'oublier le passé.

Sir SIMON.

Je crois que tu as raison. — Viens: — je te

pardonne ; aussi-bien la donzelle me paroît trop éveillée pour un vieillard. — Je crains même pour toi, mon ami.

MISS.

Ne me condamnez pas, Monsieur, sur des fausses apparences : si mon cœur n'a pu partager les sentimens que je vous avois inspirés, parce qu'il étoit prévenu pour Monsieur votre fils, mon estime & mon respect vous en dédommageront peut-être ; & si vous avez envie de vous remarier, épousez ma tante....

Sir SIMON.

Ah ! mon enfant, vous m'avez corrigé de la manie de me marier. — Mais où est votre tante ? il faudroit la consulter sur ce mariage.

TAG.

Elle est chez son Notaire, Monsieur ; si vous voulez vous donner la peine d'y passer, je ne doute nullement qu'elle n'approuve cette alliance.

MISS.

Le Capitaine & moi nous vous y accompagnerons.

Sir SIMON.

Depuis quand es-tu Capitaine ?

LOVEIT.

Mon général satisfait de ma conduite dans une action que nous avons eue avant mon retour ici,

m'a élevé du grade d'*enseigne* au commandement d'une compagnie.

Sir SIMON.

Cette faveur fait tout à la fois l'éloge du chef & celui du subalterne. — Sortons....

PUFF.

Un moment, s'il vous plaît.

LOVEIT.

Que veux-tu ?

PUFF.

Tout le monde ici est satisfait, excepté moi : pendant mon absence, M. Jasper a voulu s'amuser à mes dépens, j'en demande raison.

Sir SIMON *lui donne un coup.*

La tête lui tourne.

PUFF.

Miséricorde !

LOVEIT.

Sois tranquille, je me charge de la vengeance.

PUFF *donne la main à sa femme & à Jasper.*

En homme pacifique & soumis à mon supérieur, j'oublie le passé, & vous pardonne.

JASPER.

Si tu n'es pas content, je suis ptêt à te satisfaire. (*Il lui montre le poing*)

TAG, *à Puff.*

Si tu veux me croire, renonce à tout commerce avec lui ; un homme qui se vante des bontés de notre sexe, est une peste publique, il est indigne de vivre dans la société. — Quant à toi, mon chet époux, ne te vantes jamais d'avoir mesuré tes forces contre des hommes comme lui.

Sir SIMON.

Elle est tout-à-fait plaisante.

MISS.

On m'a peut-être jugée un peu coquette ; mais ma constance pour le Capitaine doit me justifier.

AUX DAMES.

« Mesdames, n'écoutez jamais les propos séduisans du *Petit-Maître*, ni de l'*Avantageux* : » il n'est point de vertu, point de charme qui » puisse toucher leur cœur ; la vanité est leur » unique idole, & l'homme parjure à l'honneur, » l'est aussi à l'amour ».

FIN.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Quai des Augustins, près l'Eglise.